



VENCESLAS,

TRAGI-COMEDIE.

DE M^R DE ROTROU.

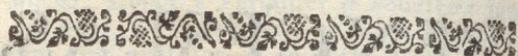


A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire
de l'Académie Royale de Musique, sur
le Quay des Augustins, à la descente
du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



ACTEURS.

- VENCESLAS, Roy de Pologne.
LADISLAS, son fils, Prince.
ALEXANDRE, Infant.
FEDERIC, Duc de Curlande & Fa-
vory.
OCTAVE, Gouverneur de Varsovie.
GARDES,
CASSANDRE, Duchesse de Cunilberg.
THEODORE, Infante.
LEONOR, Suivante.

VENCESLAS,



VENCESLAS.

TRAGICOMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

VENCESLAS, LADISLAS,
ALEXANDRE, Gardes.

VENCESLAS.



Prenez un siege, Prince, & vous In-
tend, sortez.

ALEXANDRE.

J'auray le tort, Seigneur, si vous ne
m'écoutez.

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-je; & vous Gardes, qu'on se
retire,

A

VENCESLAS,

LADISLAS.

Que vous plaist-il, Seigneur?

VENCESLAS.

J'ay beaucoup à vous dire,
Ciel prépare son cœur, & le touche aujourd'huy.

LADISLAS *bas.*

Que la vieillesse souffre, & fait souffrir autrui;
Oyons les beaux avis qu'un flatteur luy conseille.

VENCESLAS.

Prestez-moy, Ladislas, le cœur avec l'oreille,
J'attends toujours du temps qu'il meurisse le fruit,
Que pour me succeder ma couche m'a produit!
Et je croyois, mon fils, votre mere immortelle,
Par le reste qu'en vous elle me laissa d'elle.
Mais, hélas! ce portrait, qu'elle s'étoit tracé,
Perd beaucoup de son lustre, & s'est bien effacé.
En vous considerant, moins je la voy paroître,
Plus l'ennuy de sa mort, commence à me renaître,
Toutes vos actions, démentent votre rang,
Je n'y voy rien d'auguste, & digne de mon sang;
J'y cherche Ladislas, & ne le puis connoître,
Vous n'avez rien de Roy, que le desir de l'estre,
Et ce desir (dit-on) peu discret, & trop prompt;
En souffre avec ennuy, le bandeau sur mon front,
Vous plaignez le travail où ce fardeau m'engage,
Et n'osant m'attaquer, vous attaquez mon âge;
Je suis vieil, mais un fruit de ma vieille saison,
Est d'en posseder mieux la parfaite raison;
Regner est un secret, dont la haute science,
Ne s'acquiert que par l'âge, & par l'experience,
Un Roy vous semble heureux, & sa condition,
Est douce au sentiment de votre ambition;
Il dispose à son gré des fortunes humaines;
Mais, comme les douceurs, en sçavez-vous les
peines,

TRAGI-COMEDIE.

A quelque heureuse fin que tendent ses projets ,
 Jamais il ne fait bien au gré de ses sujets ,
 Il passe pour cruel , s'il garde la justice ,
 S'il est doux pour timide , & partisan du vice ;
 S'il se porte à la guerre , il fait des malheureux ;
 S'il entretient la paix , il n'est pas genereux ,
 S'il pardonne , il est mol ; s'il se vange , barbare :
 S'il donne , il est prodigue , & s'il epargne , avare ;
 Ses desseins les plus purs , & les plus innocens ,
 Toujours en quelque esprit jettent un mauvais
 sens.

Et jamais sa vertu , (tant soit-elle connue)

En l'estime des siens , ne passe toute nue :

Si donc pour meriter de regir des Etats ,

La plus pure vertu même ne suffit pas ,

Par quel heur voulez-vous que le regne *Le Prince*
 succede , *tourne la*

A des esprits oisifs , que le vice possède ? *teste , &*

Hors de leurs voluptez incapable d'agir , *reinoigne*

Et qui serfs de leurs sens ne le scauroient *s'empor-*
 regir : *ter.*

Icy mon seul respect contient votre caprice :

Mais examinez-vous , & rendez-vous justice ,

Pouvez-vous attenter sur ceux dont j'ay fait
 choix ,

Pour soutenir mon trône & dispenser mes loix ;

Sans blesser les respects dûs à mon Diadème.

Et sans en même temps attenter sur moy-même ?

Le Duc , par sa faveur , vous a blessé les yeux ,

Et parce qu'il m'est cher , il vous est odieux :

Mais voyant d'un costé sa splendeur non commu-
 ne ,

Voyez par quels degrez il monte à sa fortune ;

4 VENCESLAS,

Songez combien son bras à mon Trône affermi,
 Et mon affection vous fait son ennemi !
 Encore est-ce trop peu, votre aveugle colere
 Le hait en autruy même & passe à votre frere,
 Votre jalouse humeur ne luy sçauroit souffrir,
 La liberté d'aimer ce qu'il me voit cherir,
 Son amour pour le Duc produit votre haine,
 Cherchez un digne objet à cette humeur hautai-

ne,
 Employez, employez ces boitillans mouvemens,
 A combattre l'orgueil des peuples Othomans :
 Renouvellez contre eux nos haines immortelles,
 Et soyez genereux en de justes querelles :
 Mais contre votre frere, & contre un favory
 Necessaire à son Roy, plus qu'il n'en est chery !
 Et qui de tant de bras qu'armoit la Moscovie,
 Vient de sauver mon Sceptre & peut-estre ma vie :
 C'est un employ celebre, & digne d'un grand
 cœur,

Votre caprice enfin veut regler ma faveur !
 Je sçai mal appliquer mon amour & ma haine,
 Et c'est de vos leçons qu'il faut que je l'apprenne,
 J'aurois mal profité de l'usage & du temps !

LE PRINCE.

Souffrez.

LE ROY.

Encore un mot, & puis je vous entends ;
 S'il faut qu'à cent rapports ma créance réponde,
 Rarement le Soleil rend la lumiere au monde,
 Que le premier rayon qu'il répand icy bas,
 N'y découvre quelqu'un de vos assassinats ;
 Ou du moins on vous tient en si mauvaise estime,
 Qu'innocent ou coupable, on vous charge du
 crime,

TRAGICOMEDIE! §

Et que vous offenzant d'un soupçon éternel,
 Aux bras du sommeil mesme on vous fait criminel,
 Sous ce fatal soupçon qui défend qu'on me craigne,
 On se vange, on s'égorge, & l'impunité regne,
 Et ce juste mépris de mon autorité,
 Est la punition de cette impunité;
 Votre valeur enfin, n'agueres si vantée,
 Dans vos folles amours languit comme enchantée,
 Et par cette langueur, dedans tous les esprits
 Efface son estime & s'acquiert des mépris:
 Et je voy toutefois qu'un heur inconcevable,
 Malgré tous ces défauts, vous rend encore aimable,
 Et que votre bon astre, en ces mêmes esprits,
 Souffre ensemble pour vous l'amour & le mépris,
 Par le secret pouvoir d'un charme que j'ignore,
 Quoiqu'on vous mesestime, on vous chérit encore,
 Vicieux on vous craint, mais vous plaidez heureux,
 Et pour vous l'on confond le murmure & les vœux,
 Ha! meritez, mon fils que cet amour vous dure,
 Pour conserver les vœux, étouffez le murmure,
 Et regnez dans les cœurs, par un sort dépendant,
 Plus de votre vertu que de votre ascendant;
 Par elle rendez-vous digne d'un Diadème;
 Né pour donner des loix, commencez par vous-même.
 Et que vos passions, ces rebelles sujets,
 De cette noble ardeur soient les premiers objets;
 Par ce genre de regne il faut meriter l'autre:
 Par ce degré, mon fils, mon Trône sera vôtre:

Mes Estats, mes Sujets : tout fléchira sous vous,
 Et sujet de vous seul vous regnerez sur tous.
 Mais si toujours vous-même, & toujours serf du
 vice,

Vous ne prenez des loix, que de votre caprice :
 Et si pour encourir votre indignation,
 Il ne faut qu'avoir part en mon affection :
 Si votre humeur hautaine enfin ne considère :
 Ni les profonds respects dont le Duc vous revere,
 Ni l'étroite amitié dont l'Infant vous chérit ;
 Ni la soumission d'un peuple qui vous rit ;
 Ni d'un père & d'un Roy le conseil salutaire,
 Lors pour estre tout Roy je ne serai plus père ;
 Et vous abandonnant à la rigueur des loix,
 Au mépris de mon sang, je maintiendray mes
 droits.

LADISLAS.

Encor que de ma part tout vous choque & vous
 blesse,

En quelque étonnement que ce discours me laisse,
 Je tire au moins ce fruit de mon attention,
 D'avoir sçû vous complaire en cette occasion.

Et sur chacun des points qui semblent me con-
 fondre,

J'ay dequoy me défendre & dequoy vous répon-
 dre.

Si j'obtiens à mon tour & l'oreille & le cœur,

LE ROY.

Parlez je gagneray, vaincu plus que vainqueur ;
 Je garde encor pour vous les sentimens d'un père,
 Convainquez-moy d'erreur, elle me sera chere.

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
 Le carnage du cerf se préparant aux chiens,

TRAGI-COMEDIE. 7

Tombez sur le discours des interets des Princes.
 Nous en vinsmes sur l'art de regir les Provinces,
 Où chacun à son gré forgeant des Potentats,
 Chacun selon son sens gouvernant vos Estats,
 Et presque aucun avis ne se trouvant conforme,
 L'un prise votre regne, un autre le reforme:
 Il trouve ses Ceniéurs comme ses Partisans,
 Mais generalement chacun plaint vos vieux ans,
 Moy, [sans m'imaginer vous faire aucune injure]
 Je coulay mes avis dans ce libre murmure,
 Et mon sein à ma voix s'osant trop confier,
 Ce discours m'échappa, je ne le puis nier;
 Comment, dis-je, mon pere accablé de tant d'âge,
 Et sa force à present servant mal son courage,
 Ne se décharge-t-il avant qu'y succomber,
 D'un pénible fardeau qui le fera tomber?
 Devroit-il (me pouvant assurer sa Couronne)
 Hazarder quel l'Estat me l'ôte, ou me la donne?
 Et s'il veut conserver la qualité de Roy,
 La retiendroit-il pas, s'en dépoüillant pour moy?
 Comme il fait murmurer de l'âge qui l'accable?
 Croit-il de ce fardeau ma jeunesse incapable?
 Et n'ai-je pas appris sous son Gouvernement,
 Assez de politique & de raisonnement,
 Pour sçavoir à quels soins oblige un Diademe?
 Ce qu'un Roy doit aux siens, à l'Estat, à soy-mê-
 me?
 A ses Confederez, à la foy des traitez,
 Dedans quels interets ses droirs sont limitez;
 Quelle guerre est nuisible, & quelle d'importan-
 ce,
 A qui, quand, & comment il doit son assistance
 Et pour garder enfin ses Estats d'accidens,
 Quel ordre il doit tenir, & dehors & dedans?

§ VENCESLAS,

Ne sçai-je pas qu'un Roy qui veut qu'on le re-
vere,

Doit mêler à propos, l'affable & le severe ?

Et selon l'exigence, & des temps & des lieux ;

Sçavoir faire parler & son front & ses yeux ?

Mettre bien la franchise & la feinte en usage,

Porter tantôt un masque & tantost un visage,

Quelque avis qu'on luy donne, estre toujourn pa-
reil,

Et se croire souvent plus que tout son conseil ?

Mais sur tout (& de-là dépend l'heur des Conrou-
nes.)

Sçavoir bien appliquer les emplois aux personnes,

Et faire par des choix judicieux & saints,

Tomber le ministere en de fidelles mains ;

Eslever peu de gens si haut qu'ils puissent nuire,

Estre lent à former aussi bien qu'à détruire,

Des bonnes actions garder le souvenir,

Estre prompt à payer, & tardif à punir,

N'est-ce pas sur cet art, leur dis-je, & ces maxi-
mes,

Que se maintient le cours des regnes legitimes

Voilà la verité touchant le premier point,

J'apprens qu'on vous l'a dite, & ne m'en défends-
point,

LE ROY.

Poursuivez,

LADISLAS.

A l'égard de l'ardente colere,

Où vous met le parti du Duc & de mon frere :

Dont l'un est votre cœur, si l'autre est votre bras,

Dont l'un regne en votre ame, & l'autre en vos
Estats,

TRAGI-COMEDIE. 9

J'en hay l'un, il est vray, cet insolent ministre,
 Qui vous est précieux autant qu'il m'est sinistre:
 Vaillant, j'en suis d'accord, mais vain, fourbe,
 flatteur,

Et de votre pouvoir secret usurpateur:
 Ce Duc à qui votre ame, à tous autres obscure,
 Sans crainte s'abandonne & s'ouvre toute pure,
 Et qui sous votre nom beaucoup plus Roy que
 vous,

Met à me desservir ses plaisirs les plus doux;
 Vous fait mes actions pleines de tant de vices,
 Et me rend près de vous tant de mauvais offices,
 Que vos yeux prévenus ne trouvent plus en moy,
 Rien qui vous represente & qui promette un Roy;
 Je feindrois d'estre aveugle & d'ignorer l'envie,
 Dont en toute rencontre il vous noircit ma vie,
 S'il ne s'en usurpoit & m'ôtoit les emplois,
 Qui si jeune m'ont fait l'effroy de tant de Rois,
 Et dont ces derniers jours il a des Moscovites
 Arresté les progrès & restraint les limites,
 Partant pour cette grande & fameuse action,
 Vous en mîtes le prix à sa discretion;
 Mais s'il n'est trop puissant pour craindre ma co-
 lere,

Qu'il pense meurement au choix de son salaire,
 Et que ce grand credit qu'il possède à la Cour,
 S'il méconnoist mon rang, respecte mon amour,
 Où tout brillant qu'il est il luy sera frivole,
 Je n'ay point sans sujet lâché cette parole,
 Quelques bruits m'ont appris jusqu'où vont ses
 desseins,

Et c'est un des sujets, Seigneur, dont je me plains.

LE ROY.

Achevez.

VENCESLAS,
LE PRINCE.

Pour mon frere , après son insolence ,
Je ne puis m'emporter à trop de violence ,
Et de tous vos tourmens la plus affreuse horreur
Ne le scauroit soustraire à ma juste fureur ,
Quoy , quand le cœur outré de sensibles atteintes,
Je fais entendre au Duc le sujet de mes plaintes,
Et de ces procedez justement irrité ;
Veut mettre quelque frein à sa temerité ,
Etourdy , furieux , & poussé d'un faux zele ,
Mon frere contre moy vient prendre la querelle ,
Et bien plus sur l'épée osé porter la main ,
Ha ! j'atteste du Ciel le pouvoir souverain ,
Qu'autant que le Soleil sortant du sein de l'onde,
Oste & rende le jour aux deux moitez du monde,
Il m'ostera le sang qu'il n'a pas respecté ,
Ou me fera raison de cette indignité ,
Puisque je suis au peuple en si mauvaise estime ,
Il la faut meriter du moins par un grand crime,
Et de vos chastimens , menacé tant de fois ,
Me rende un digne objet de la rigueur des Loix :

LE ROY *bas.*

Que puis-je plus tenter sur cette ame hautaine :
Essayons l'artifice où la rigueur est vaine ,
Puisque plainte , froideur , menace , ni prison,
Ne l'ont pû jusqu'icy reduire à la raison.

Il dit au Prince ,

Ma créance , mon fils , sans doute un peu legere,
N'est pas sans quelque erreur , & cette erreur m'est
chere ,

Etouffons nos discords dans nos embrassemens ,
Je ne puis de mon sang forcer les mouvemens ,
Je luy veux bien ceder , & malgré ma colere ,
Me confesser vaincu , parce que je suis pere :

TRAGI-COMEDIE. 11

Prince , il est temps qu'enfin sur un Trône com-
mun ,
Nous ne fassions qu'un regne , & ne soyons plus
qu'un ,
Si proche du cercueil où je me voy descendre ,
Je me veux voir en vous renaître de ma cendre ,
Et par vous à couvert des outrages du temps ,
Commencer à mon âge un regne de cent ans.

LE PRINCE.

De votre seul repos dépend toute ma joye ,
Et si votre faveur jusques-là se déploie ,
Je ne l'accepteray que comme un noble employ ,
Qui parmi vos sujets , fera conter un Roy.



SCENE II.

ALEXANDRE, LE ROY,
LE PRINCE.

ALEXANDRE.

S Eigneur,

LE ROY.

Que voulez-vous ? sortez.

ALEXANDRE.

Je me retire,

Mais si vous. . . .

LE ROY.

Qu'est-ce encor , que voulez-vous dire?
A quel étrange office , amour me reduis-tu ! *bas.*
De faire accueil au vice , & chasser la vertu ?

ALEXANDRE.

Que si vous daignez m'admettre en ma défense,
 Vous donnerez le tort à qui reçoit l'offense,
 Le Prince est mon aîné, je respecte son rang,
 Mais nous ne differons, ni de cœur, ni de sang,
 Et pour un démentir, j'ay trop. . .

LE ROY.

Vous temeraire,
 Vous la main sur l'épée, & contre votre frere!
 Contre mon successeur, & mon autorité!
 Implorez, insolent, implorez sa bonté:
 Et par un repentir, digne de votre grâce,
 Meritez le pardon, que je veux qu'il vous fasse:
 Allez, demandez-luy: Vous tendez-luy les bras,

ALEXANDRE.

Considérez, Seigneur!

LE ROY.

Ne me repliquez pas.

ALEXANDRE *bas.*

Fléchirons - nous mon cœur sous cette humeur
 hautaine!

Où, du degré de l'âge il faut porter la peine,

Que j'ay de repugnance à cette lâcheté!

O Ciel! pardonnez donc à ma temerité,

Mon frere, un pere enjoint que je vous *Parlant au*
 satisfasse, *Prince.*

J'obéis à son ordre, & vous demande grace,

Mais par cer ordre il faut me tendre aussi les bras.

LE ROY.

Dicux! le cruel, encor, ne le regarde pas!

LE PRINCE.

Sans eux, suffit-il pas, que le Roy vous pardonne.

LE ROY.

Prince, encor une fois, donnez-les, je l'ordonne.
 Laissez

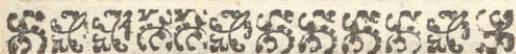
TRAGI-COMEDIE. 13

Laissez à mon respect vaincre votre couroux.
LE PRINCE *embrassant son frere.*
A quelle lâcheté, Seigneur, m'obligez-vous !
Allez, & n'imputez cet excés d'indulgence,
Qu'au pouvoir absolu qui retient ma vengeance.

ALEXANDRE *bas.*

O Nature ! ô respect que vous m'estes cruels !
LE ROY.

Changez ces differends en des vœux mutuels.
Et quand je suis en paix avec toute la Terre,
Dans ma maison, mes fils, ne mettez point la
guerre, *l'Infant*
Faites venir le Duc, Infant. *sort.*



SCENE III.

LE ROY, LE PRINCE.

LE ROY.

Prince, arrêtez.

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner encore des lâchetés !
Et pour ce traistre encor solliciter ma grace !
Mais pour des ennemis, ce cœur n'a plus de place,
Votre sang qui l'anime, y repugne à vos loix,
Aimez cet insolent, conservez votre choix,
Et du bandeau royal qui vous couvre la teste,
Payez, si vous voulez, la dernière conquête :

B

14 VENCESLAS;

Mais souffrez-m'en , Seigneur , un mépris généraux ,

Laissez ma haine libre , aussi-bien que nos vœux,
Souffrez ma dureté , gardant votre tendresse,
Et ne m'ordonnez point un acte de foiblesse.

LE ROY.

Mon fils, si prêt du Trône, où vous allez monter,
Prêt d'y remplir ma place , & m'y représenter,
Aussi-bien Souverain sur vous , que sur les autres,
Donnez mes sentimens , & dépouillez les vôtres.
Donnez à mes souhaits (de vous-même vainqueur)

Cette noble foiblesse , & digne d'un grand cœur,
Qui vous fera priser de toute la Province,
Et Monarque , oubliez les differends du Prince.

LE PRINCE.

Je préfère ma haine à cette qualité.
Dispensez-moy , Seigneur , de cette indignité.



SCENE IV.

LE DUC DE CURLANDE;
LE ROY , ALEXANDRE,
LE PRINCE , OCTAVE.

LE ROY.

E Stouffez cette haine, ou je prends la querelle;
Duc, saluez le Prince.

LE PRINCE *en l'embrassant avec peine.*
O contrainte cruelle.

Ils s'embrassent.

TRAGI-COMEDIE. 15

LE ROY.

Et d'une étroite ardeur unis à l'avenir,
De vos discords passez, perdez le souvenir.

LE DUC.

Pour luy prouver à quoy mon zele me convie,
Je voudrois perdre encor & le sang, & la vie.

LE ROY.

Assez d'occasions, de sang & de combats,
Ont signalé pour nous & ce cœur & ce bras;
Et vous ont trop acquis par cet illustre zele,
Tout ce qui d'un mortel, rend la gloire immor-

telle,

Mais vos derniers progresz, qui certes m'ont sur-

pris,

Passent toute créance & demandent leur prix.
Avec si peu de gens avoir fait nos frontieres,
D'un si puissant party, les sanglans cimenteres,
Et dans si peu de jours par d'incroyables faits,
Réduit le Moscovite à demander la paix,
Ce sont des actions, dont la reconnoissance.
Du plus riche Monarque excède la puissance:
N'exceptez rien aussi de ce que je vous dois,
Demandez, j'en ay mis le prix à votre choix,
Envers votre valeur acquitez ma parole.

LE DUC.

Je vous dois tout, grand Roy.

LE ROY.

Ce respect est frivole;

La parole des Rois est un gage important,
Qu'ils doivent, le pouvant, retirer à l'instant;
Il est d'un prix trop cher pour en laisser la gar-

de,

Par le dépost, la perte, ou l'oubly s'en ha-

zarde.

B ij

Puisque votre bonté me force à recevoir,
 Le loyer d'un tribut, & le prix d'un devoir;
 Un servage, Seigneur, plus doux que votre Em-
 pire,
 Des flâmes & des fers sont le prix où j'aspire;
 Si d'un cœur consommé, d'un amour violent,
 La bouche ose exprimer

LE PRINCE.

Arrestez, insolent;
 Au vol de vos desirs imposez des limites,
 Et proportionnez vos vœux à vos mérites,
 Autrement au mépris & du Trône, & du jour,
 Dans votre infame sang j'éteindrai votre amour,
 Où mon respect s'oppose, apprenez téméraire,
 A servir sans espoir, & souffrir, & vous taire;
 Ou

LE DUC *sortant.*

Je me tais, Seigneur, & puisque mon espoir
 Blesse votre respect, il blesse mon devoir.

Il s'en va avec l'Infant.

SCENE V.

LE ROY, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROY.

Prince, vous emportant à ce caprice extrême,
 Vous ménagez fort mal, l'espoir d'un Dia-
 dème,

TRAGI-COMEDIE. 17

Et votre teste, encor, qui le prétend porter.

LE PRINCE.

Vous êtes Roi, Seigneur, vous pouvez me l'ôter;
Mais j'ay lieu de me plaindre, & ma juste colere,
Ne peut prendre de loix ny d'un Roy, ni d'un
Pere.

LE ROY.

Je dois bien moins en prendre & d'un fol, & d'un
fils,

Pensez à votre tête, & prenez-en avis.

Il s'en va en colere.



SCENE IV.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O Dieux! ne sçauriez-vous cacher mieux vo-
tre haine.

LE PRINCE.

Veux-tu que la cachant, mon attente soit vaine!
Qu'il vole à mon espoir ce trésor amoureux,
Et qu'il fasse son prix de l'objet de mes vœux?
Quoy! Cassandre sera le prix d'une victoire,
Qu'usurpant mes emplois il dérobe à ma gloire?
Et l'Estat qu'il gouverne à ma confusion,
L'Espagne qu'il manie avec profusion,
Les siens qu'il agrandit, les Charges qu'il dispen-
se,

Ne luy tiennent pas lieu d'assez de récompense.

B. iij.

18 **VENCESLAS;**

S'il ne me prive encor du fruit de mon amour,
Et si m'ôrant Cassandre, il ne m'ôte le jour;
N'est-ce pas de tes soins, & de ta diligence,
Que je tiens le secret de leur intelligence?

OCTAVE.

Ouy, Seigneur, mais l'hymen qu'on luy va pro-
po'ér,

Au succès de vos vœux la pourra disposer:
L'Infante l'a mandée, & par son entremise,
J'espère à vos souhaits, la voir bien-tôt soumise:
Cependant feignez mieux, & d'un pere irrité,
Et d'un Roy méprisé, craignez l'autorité.
Reposez sur vos soins, l'ardeur qui vous trans-
porte.

LE PRINCE.

C'est mon Roy, c'est mon Père, il est vray je
m'emporte,

Mais je trouve en deux yeux, deux Rois plus
absolus,

Et n'étant plus à moy, ne me possède plus.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE *Infante*,
CASSANDRE.

THEODORE.



NEIN si son respect, ny le mien ne
vous touche,
Cassandre tout l'Etat vous parle par
ma bouche,

Le refus de l'hymen, qui vous soumet sa foy,
Lui refuse une Reine, & veut ôter un Roy:
L'objet de vos mépris, attend une Couronne,
Que déjà d'une voix tout le peuple lui donne,
Et de plus ne l'attend qu'afin de vous l'offrir.

CASSANDRE.

Non, je ne puis souffrir en quelque rang qu'il
monte,

L'ennemi de ma gloire, & l'amant de ma honte,
Et ne puis pour époux, vouloir d'un suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit poursuivi mon hon-
neur.

Qui tant que sa poursuite a crû m'avoir infame,
Ne m'a point souhaitée en qualité de femme.

Et qui n'ayant pour but que ses sales plaisirs,
 En mon seul deshonneur bernoit tous les desirs,
 En quelque objet qu'il soit à toute la Province,
 Je ne regarde en lui ny Monarque ny Prince,
 Et ne voit sous l'éclat dont il est revêtu,
 Que de traistres appas qu'il tend à ma vertu.
 Après ses sentimens à mon honneur sinistres,
 L'essay de ses présens, l'effort de ses Ministres,
 Ses plaintes, ses écrits, & la corruption
 De ceux qu'il crut pouvoir servir sa passion,
 Ces moyens vicieux aidans mal sa poursuite,
 Aux vertueux enfin son amour est réduite;
 Et pour venir à bout de mon honnesteré,
 Il met tout en usage, & crime, & pieté.
 Mais en vain il consent que l'amour nous unisse,
 C'est appeller l'honneur au secours de son vice,
 Puis s'étant satisfait, on sçait qu'un Souverain,
 D'un hymen qui déplaist, a le remede en main.
 Pour en rompre les nœuds, & colorer ses crimes,

L'État ne manque pas de plausibles maximes.
 Son infidelité suivroit de près la foy;
 Seul il se considère, il s'aime, & non pas moy.

THEODORE.

Ses vœux un peu boüillans vous font beaucoup
 d'ombrage.

CASSANDRE.

Il vaut mieux faillir moins, & craindre davantage.

THEODORE.

La fortune vous rit, & ne rit pas toujours.

CASSANDRE.

Je crains son inconstance, & ses courtes amours,
 Et puis, qu'est un Palais, qu'une maison pompeuse,
 Qu'à notre ambition bâtit cette trompeuse?

TRAGI-COMEDIE. 21

Ou l'ame dans les fers gémit à tout propos,
Et ne rencontre pas le solide repos.

THEODORE.

Je ne vous puis qu'offrir après un Diadème,
CASSANDRE.

Vous donnerez plus me laissant à moy-même,
THEODORE,

Seriez-vous moins à vous ayant moins de rigueur?
CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien la perte de mon cœur ?
THEODORE.

Vous feriez un échange, & non pas une perte.
CASSANDRE.

Et j'aurois cette injure impunément soufferte !
Et ce que vous nommez des vœux un peu bouill-

lans,

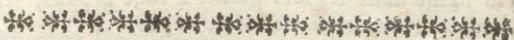
Ces desseins criminels, ces efforts insolens,
Ces libres entretiens, ces messages infâmes,
L'esperance du rapt dont il flattoit ces flâmes,
Et tant d'offres enfin dont il crut me toucher,
Au sang de Cunisberg se pourroient reprocher.

THEODORE.

Ils ont votre vertu vainement combattuë.

CASSANDRE.

On en pourroit douter si je m'en étois teuë ;
Et si sous cet hymen me laissant asservir,
Je lui donnois un bien qu'il m'a voulu ravir.
Excusez ma douleur, je sçay, sage Princesse,
Quelles soumissions je dois à votre Altesse.
Mais au choix que mon cœur doit faire d'un
époux,
Si j'en crois mon honneur, je luy dois plus qu'à
vous.



SCENE II.

LE PRINCE, THEODORE,
CASSANDRE.

LE PRINCE *entrant à grand pas.*

Cede, cruel Tyran, d'une amitié si forte,
Respect qui me retiens, à l'ardeur qui m'emp
porte.

Sachant si mon hymen, ou mon cercueil est
prest,

Impatient d'attendre, entendons mon Arrest!

Parlez, belle ennemie, il est temps de resou-
dre,

Si vous devez lancer, ou retenir la foudre:

Il s'agit de me perdre, ou de me secourir.

Qu'en avez-vous conclud, faut-il vivre ou mou-
rir;

Quel des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou
ma cendre?

Quel des deux auray-je, ou la mort, ou Cassan-
dre?

L'Hymen à vos beaux jours joindra-t'il mon
destin,

Ou si votre refus sera mon assassin?

CASSANDRE.

Me parlez-vous d'Hymen? & voudriez-vous pour
femme,

L'indigne & vil objet d'un impudique flâme?

TRAGI-COMEDIE. 23

Moy, Dieux! moy, la moitié d'un Roy, d'un Potentat ?

Ha Prince! quel présent feriez-vous à l'Etat,
De lui donner pour Reine une femme suspecte ?
Et quelle qualité voulez-vous qu'il respecte,
En un objet infâme & si peu respecté,
Que vos sales desirs ont tant sollicité ?

LE PRINCE.

Il respectera la vertu la plus digne,
Dont l'épreuve ait jamais fait une femme infâ-
gne,

Et le plus adorable & plus divin objet,
Qui de son Souverain fust jamais son sujet.
Je sçay trop (& jamais) ce cœur ne vous approche,

Que confus de ce crime il ne se le reproche;
A quel point d'insolence & d'indiscretion,
Ma jeunesse d'abord porta ma passion.
Il est vray, qu'ébloüy de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs & tant de misérables;
Forcé par des attraits si dignes de mes vœux,
Je les contemplay seuls, & ne recherchay qu'eux,
Mon respect s'oublia dedans cette poursuite.
Mais un amour enfant put manquer de conduite;
Il portoit son excuse en son aveuglement,
Et c'est trop le punir que du bannissement.
Si-tost que le respect m'a dessillé la veuë,
Et qu'outre les attraits dont vous êtes pourveuë,
Votre soin, votre sang, vos illustres ayeux,
Et vos rares vertus m'ont arrêté les yeux.
De mes vœux aussi-tost reprimant l'insolence,
J'ay réduit sous vos loix toute leur violence,
Et restrainte à l'espoir de notre Hymen futur,
Ma flâme a consommé ce qu'elle avoit d'impur;

Le flambeau qui me guide, & l'ardeur qui me
presse,
Cherche en vous une Epouse, & non une Mai-
tresse.

Accordez-la, Madame, au repentir profond,
Qui détestant mon crime à vos pieds me confond:
Sous cette qualité souffrez que je vous aime,
Et privez-moy du jour plutôt que de vous-mê-
me.

Car enfin si l'on peche adorant vos appas,
Et si l'on ne vous plaist qu'en ne vous aimant pas,
Cette offence est un mal que je veux toujours
faire,

Et je consens plutôt, à mourir qu'à vous plaire.

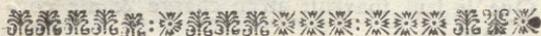
CASSANDRE.

Et mon mérite, Prince, & ma condition,
Sont d'indignes objets de votre passion.
Mais quand j'estimerois vos ardeurs véritables,
Et quand on nous verroit des qualitez fortables,
On ne verra jamais l'Hymen nous assortir,
Et je perdray le jour avant qu'y consentir.
D'abord que votre amour fit voir dans sa pour-
suite,

Et si peu de respect & si peu de conduite,
Et que le seul objet d'un dessein vicieux,
Sur ma possession vous fit jeter les yeux,
Je ne vous regarday que par l'ardeur infâme,
Qui ne m'appelloit point au rang de votre femme,
Et que par cet effort brutal & suborneur,
Dont votre passion attaquoit mon honneur,
Et ne considerant en vous que votre vice,
Je pris en telle horreur vous & votre service,
Que si je vous offence en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls vous trouvez des appas,
Celle

TRAGI-COMEDIE. 37

Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer sans espérance,
Et souffrir des mépris avecque reverence,
Resolvons-nous sans honte aux belles lâchetes,
Que ne rebuttent pas des devoirs rebutez.
Portons sans interest un joug si légitime,
N'en osant estre Amant, soyons en la victime,
Exposant un esclave à toutes les rigueurs,
Que peuvent exercer de superbes vainqueurs.



SCENE II.

ALEXANDRE, LE DUC.

ALEXANDRE.

DUc un trop long respect me taist votre pensée.

Notre amitié s'en plaint, & s'en trouve offensée.

Elle vous est suspecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez,
Qui donne toute un ame en veut aussi d'entiere,
Et quand vos interests m'ont fourni des matieres,
Pour les bien embrasser ce cœur vrayment amy,
Ne s'est point contenté de s'ouvrir à demy,
Et j'ay d'une chaleur genereule & sincere,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire.

Cependant vous semblez encore mal assuré,
Mettre en doute un serment si saintement juré,

D



Je lis sur votre front des passions secretes,
Des sentimens cachez, des atteintes muettes,
Et d'un œil qui vous plaint, & toutefois jaloux,
Voy que vous réservez un secret tout à vous.

LE DUC.

Quand j'ay crû mes ennuis capables de reme-
de,

Je vous en ay fait part, j'ay reclamé votre aide,
Et j'en ay vû l'effet si bouillant & si prompt,
Que le seul souvenir m'en charge & me con-
fond.

Mais quand je crois mon mal de secours incapa-
ble,

Sans vous le partager il suffit qu'il m'accable ;
Et c'est assez & trop qu'il fasse un malheureux,
Sans passer jusqu'à vous, & sans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'ami qui souffre seul fait une injure à l'autre,
Ma part de votre ennui diminuëra la vôtre.
Parlez, Duc, & sans peine ouvrez-moi vos se-
crets,

Hors de votre parti je n'ay plus d'interests.
J'ay sçû que votre grande & dernière journée,
Par la main de l'amour veut estre couronnée ;
Et que voulant au Roy, qui vous en doit le prix,
Déclarer la beauté qui charme vos esprits,
D'un frere impetueux l'ordinaire insolence,
Vous a fermé la bouche, & contraint au silence ;
Soufftez, sans expliquer l'interest qu'il y prend,
Que j'en aille pour vous vider le différend,
Et ne m'en faites point craindre les conséquences,
Il faut qu'enfin quelqu'un reprime ses licences ;
Et le Roy ne pouvant nous en faire raison,
Je me trouve & le cœur & le bras assez bon.

TRAGI-COMEDIE. 39

Mais m'offrant à servir les ardeurs qui vous préfèrent,
Que j'apprenne du moins à qui vos vœux s'adressent.

LE DUC.

J'ay vû de vos bontez des effets assez grands,
Sans vous faire avec lui de nouveaux différends,
Sans irriter sa haine, el'e est assez aigrie,
Il est Prince, Seigneur, respectons sa furie :
A ma mauvaise étoille imputons mon ennui,
Et croyons en le fort plus coupable que lui,
Laissez à mon amour taire un nom qui l'offense,
Que des respects encor plus fort que sa défense,
Et qui plus qu'aucun autre ont droit de me lier,
Tout précieux qu'il m'est, m'ordonnent d'oublier,

Laissez-moi retirer d'un champ d'où ma retraite
Peut seule à l'ennemi dérober ma défaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend votre secret,
Mais il tombe en un sein généreux & discret,
Ne me le celez plus, Duc, vous aimez Cassandre,
C'est le plus digne objet où vous puissiez prétendre :

Et celui dont le Prince adorant son pouvoir
A le plus d'intérêt d'éloigner votre espoir ;
Traitant l'amour pour moi votre propre franchise

A donné dans ses rets, & s'y trouve surprise,
Et mes desseins pour elle aux vôtres préférez,
Sont ces puillans respects à qui vous déferez,
Mais vous craignez à tort qu'un ami vous accuse,

D'un crime dont Cassandre est la cause & l'excuse,

D ij



Quelque auguste ascendant qu'ayent sur moi ses
appas.

LE DUC.

Ne vous étonnez point si je ne répons pas,
Ce discours me surprend, & cette indigne plainte
Me livre une si rude & si sensible atteinte,
Qu'égaré, je me cherche & demeure en suspens,
Si c'est vous qui parlez, ou moi qui vous en-

tends ;
Moi vous trahir, Seigneur, moi, sur cette Cas-
sandre,
Près de qui je vous fers, pour moi-même entre-
prendre,
Sur un amour si stable & si bien affermi,
Vous me croyez bien lâche, ou bien peu votre
ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous l'adorant m'alterer votre estime.

LE DUC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime,

ALEXANDRE.

Confident, ou Rival, je ne vous puis haïr.

LE DUC.

Sincere & généreux je ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour surprend les cœurs, & s'en rend bien-tôt
maître.

LE DUC.

La surprise ne peut justifier un traître,
Et tout homme de cœur pouvant perdre le jour,
A le remede en main des surprises d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez un soupçon, non pas une créance,
Qui naissoit du défaut de votre confiance.

TRAGI-COMEDIE. 41
LE DUC.

Je veux bien l'oublier, mais à condition,
Que ce même défaut soit la punition,
Et qu'il me soit permis une fois de me taire,
Sans que votre amitié s'en plaigne, ou s'en altere.
Au reste, & cet avis, s'ils vous étoient suspects,
Vous peut justifier mes soins & mes respects,
Cassandre par le Prince est si persecutée,
Et d'agents si puissans pour lui sollicitée,
Que si vous lui voulez sauver sa liberté,
Il n'est plus temps d'aimer sous un nom emprun-

té;
Assez & trop long-temps sous ma feinte pour-

suite,
J'ay de votre dessein ménagé la conduite;
Et vos vœux sous couleur de servir mon amour
Ont assez ébloüi tous les yeux de la Cour,
De l'artifice enfin il faut bannir l'usage,
Il faut lever le masque, & montrer le visage;
Vous devez de Cassandre établir le repos,
Qu'un Rival persecute & trouble à tout propos.
Son amour en sa foi vous a donné des gages,
Il est temps que l'hymen règle vos avantages,
Et faisant l'un heureux en laisse un mécontent,
L'avis vient de sa part, il vous est important.
Je vous tais cent raisons qu'elle m'a fait enten-

dre,
Arrivant chez l'Infante où je viens de la rendre,
Qui hautement du Prince embrassant le parti,
La mande, s'il est vrai ce qu'elle a pressenti,
Pour d'un nouvel effort en faveur de sa peine,
Mette encor une fois son esprit à la gêne.
Gardez-vous de l'humeur d'un sexe ambitieux,
L'esperance d'un Sceptre est brillante à ses yeux,

Et de ce soin enfin un hymen vous libere.

ALEXANDRE.

Mais me libere-t-il du pouvoir de mon pere,
Qui peut,...

LE DUC.

Si votre amour defere à son pouvoir,
Et si vous vous reglez par la loi du devoir,
Ne précipitez rien qu'il ne vous soit funeste ;
Mais vous souffrez bien peu d'un transport si mo-
deste,

Et l'ardent procedé d'un frere impetueux,
Marque bien plus d'amour qu'un si respectueux.

ALEXANDRE.

Non , non, je laisse à part les droits de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aventure,
Puisqu'il fait mon destin , qu'il regle mon devoir,
Je prends loi de Cassandre , épousons dès ce soir,
Mais , Duc, gardons encor d'éventer nos prati-
ques,

Trompons pour quelques jours jusqu'à ses do-
mestiques,

Et hors de ses plus chers, dont le zele est pour nous,
Aveuglons leur créance , & passons pour l'époux,
Puis l'hymen accompli sous un heureux auspice,

Que le temps parle après , & fasse son office,
Il n'excitera plus qu'un impuissant courroux,
Ou d'un pere surpris , ou d'un frere jaloux.

LE DUC.

Quoique visiblement mon credit se hazarde,
Je veux bien l'exposer pour ce qui vous regarde,
Et plus votre que mien ne puis avec raison,
Avoir donné mon cœur , & refuser mon nom,
Le vostre. . .



SCENE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE,
LE DUC.

CASSANDRE *en colere chez l'Infante.*

ET bien, Madame, il faudra se résoudre,
A voir sur notre sort tomber ce coup de fou-
dre;

Un fruit de votre avis s'il nous jette si bas,
Est que la chute au moins ne nous surprendra pas.
avisant l'Infant.

Ha ! Seigneur, mettez fin à ma triste avantu-
re,

Mettra-t on tous les jours mon ame à la torture ?
Souffriray-je long-temps un si cruel tourment ?
Et ne vous puis-je enfin aimer impunément.

ALEXANDRE.

Quel outrage, Madame, émeut votre colere.

CASSANDRE.

La faveur d'une sœur pour l'intérest d'un frere,
Son tyrannique effort veut ébloiir mes vœux,
Par le lustre d'un joug éclatant & pompeux,
On prétend m'aveugler avec un Diadème,
Et l'on veut malgré mai que je regne & que j'ai-
me ;

C'est l'ordre qu'on m'impose, où le Prince irrité,
Abandonnant sa haine à son autorité,



Doit laisser aux neveux le plus tragique exem-
ple,

Et d'un mépris vangé la marque la plus ample;
Dont le sort ait jamais son pouvoir signalé;
Et dont jusques icy les siècles ayent parlé.
Voilà les complimens que l'amour leur suscite,
Et les tendres motifs dont on me sollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmans appas,
Laissez gronder le foudre, il ne tombera pas,
Ou l'artizan des maux que le sort vous destine;
Tombera le premier dessous votre ruine,
Fondez votre repos en me faisant heureux,
Coupons dès cette nuit tout accès à ses vœux,
Et voyez sans frayeur, quoiqu'il ose entrepren-
dre,

Quand vous m'aurez commis une femme à dé-
fendre,

Et quand ouvertement en qualité d'époux,
Mon devoir m'enjoindra de répondre de vous,

LE DUC.

Prévenez dès ce soir l'ardeur qui le transporte,
Aux desseins importans la diligence importe,
L'ordre seul de l'affaire est à considérer;
Mais tirons-nous d'icy pour en délibérer.

CASSANDRE.

Quel trouble, quelle allarme, & quels soins me
possèdent ?





SCENE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE,
CASSANDRE, LE DUC.

LE PRINCE.

M Adame, il ne se peut que mes vœux ne succedent,
J'aurois tort d'en douter, & de redouter rien,
Avec deux Confidens qui me servent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'ame:
Ils vous parloient sans doute en faveur de ma
flâme.

CASSANDRE.

Vous les desavoueriez de m'en entretenir,
Puisque je suis si mal en votre souvenir,
Qu'il veut même effacer du cours de votre vie
La memoire du temps que vous m'avez servie,
Et qu'avec lui vos yeux & votre cœur d'accord,
Détestent ma présence à l'égard de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la vaine, & tenez ces paroles
Pour des propos en l'air, & des contes frivoles,
L'amour me les dictoit, & j'étois transporté,
S'il s'en faut rapporter à votre vanité.
Mais si j'en suis bon juge, & si je m'en dois croire,
Je vois peu de matiere à tant de vaine gloire,
Je ne vois point en vous d'appas si surprénans,
Qu'ils vous doivent donner des titres éminens.



Rien ne relève tant l'éclat de ce visage :
 Ou vous n'en mettez pas tous les traits en usage,
 Vos yeux, ces beaux charmeurs avec tous leurs ap-
 pas,

Ne sont point accusez de tant d'assassinats :
 Le joug que vous croyez tomber sur tant de têtes,
 Ne porte point si loin le bruit de vos conquêtes ;
 Hors un seul, dont le cœur se donne à trop bon
 pris,

Votre empire s'étend sur peu d'autres esprits.
 Pour moi qui suis facile, & qui bien-tôt me blesse,
 Votre beauté m'a plu, j'avouëray ma foiblesse,
 Elle m'a coûté des soins, des devoirs & des pas,
 Mais du dessein je crois que vous n'en doutez pas.
 Vous avez eu raison de ne vous pas promettre
 Un hymen que mon rang ne me pouvoit per-
 mettre,

L'intérêt de l'Etat qui doit regler mon sort,
 Avecque mon amour n'en étoit pas d'accord.
 Avec tous mes efforts j'ay manqué de fortune,
 Vous m'avez résisté, la gloire en est commune.
 Si contre vos refus j'eusse crû mon pouvoir,
 Un facile succès eût suivi mon espoir,
 Dérobant ma conquête elle m'étoit certaine.
 Mais je n'ay pas trouvé qu'elle en valût la peine,
 Et bien loin de vous mettre au rang où je pré-
 tends,

Et de vous partager le Sceptre que j'attends,
 Voilà toute l'amour que vous m'avez causée,
 Si vous en croyez plus, soyez desabusée,
 Votre mépris enfin m'en produit un commun ;
 Je n'ay plus résolu de vous être importun,
 J'ay perdu le desir avec l'esperance ;
 Et pour vous témoigner de quelle indifférence

J'abandonne un plaisir que j'ay tant poursuivi,
 Je veux rendre un service à qui m'a déservi,
 Je ne vous retiens plus, conquifez-là, mon frere,
 Et vous, Duc, demeurez.

CASSANDRE *donnant la main à Alexandre.*

O la noble colere !

Conservez-moi long-temps ce généreux mépris,
 Et que bien-tôt, Seigneur, un Trône en soit le
 prix !

SCENE V.

LE PRINCE, LE DUC.

LE PRINCE *bas.*

Dieux ! avec quel effort & quelles peines ex-
 trême

Je consens ce départ qui m'arrache à moi-même,
 Et qu'un rude combat m'affranchit de sa loy,
 Duc, j'allois pour vous voir, & de la part du Roy.

LE DUC.

Quelque loi qu'il m'impose elle me sera chere.

LE PRINCE.

Vous sçavez s'il vous aime, & s'il vous considère :
 Il vous fait droit aussi quand il vous aggrandit,
 Et sur votre vertu fonde votre crédit,
 Cette même vertu condamnant mon caprice,
 Veut qu'en votre faveur je souffre sa justice,
 Et le laisse acquitter à vos derniers exploits,
 Du prix que sa parole a mis à votre choix,



Usez donc pour ce choix du pouvoir qu'il vous
donne,

Venez choir des fers, qui sont votre Couronne,
Declarez-lui l'objet que vous considerez,

Je ne vous défends plus l'heur où vous aspi-
rez ;

Et de votre valeur verray la récompense.

Comme sans interest, aussi sans répugnance.

LE DUC.

Mon espoir avoué par ma témérité,

Du succès de mes vœux autrefois m'a flatté ;

Mais depuis mon malheur d'estre en votre dis-
grace :

Un visible mépris a détruit cette audace,

Et qui se voit des yeux le commerce interdit,

Est bien vain s'il espère & vante son crédit,

LE PRINCE.

Loin de vous déservir & vous être contraire,

Je vais de votre hymen solliciter mon pere ;

J'ay déjà sa parole, & s'il en est besoin,

Près de cette beauté vous offre encor mon soin.

LE DUC.

En vain je l'obtiendray de son pouvoir suprême,

Si je ne puis encor l'obtenir d'elle-même.

LE PRINCE.

Je crois que les moyens vous en feront aisez.

LE DUC.

Vos soins en ma faveur les ont mal disposez,

LE PRINCE.

Avec votre vertu ma faveur étoit vaine.

LE DUC.

Mes efforts étoient vains avec votre haine,

LE PRINCE.

Mes interests cessez relevent votre espoir.

LE

TRAGI-COMEDIE. 49
LE DUC.

Mes vœux humiliez reverent mon devoir,
Et l'ame qu'une fois on a persuadée,
A trop d'attachement à sa première idée,
Pour reprendre sîtoft l'estime ou le mépris,
Et guérir aisément d'un dégoût qu'elle a pris.



SCENE VI.

LE ROY, LE PRINCE, LE DUC,
GARDES.

LE ROY *au Duc.*

Venez heureux appuy que le Ciel me suscite,
Dégager ma promesse envers votre mérite,
D'un cœur si genereux ayant servi l'Etat,
Vous desservez son Prince en le laissant ingrat,
J'engage mon honneur engageant ma parole,
Le prix qu'on vous retient est un bien qu'on vous
vole,

Ne me le laissez plus, puisque je vous le dois,
Et déclarez l'objet dont vous avez fait choix,
En votre recompense éprouvez ma justice,
Du Prince la raison a guéri le caprice,
Il prend vos interets, votre heur luy sera doux,
Et qui vous desservoit, parle à present pour vous.

LE PRINCE *bas.*

Contre moy mon Rival obtient mon assistance,
A quelle épreuve, ô Ciel! réduis-tu ma constan-
ce.

E

Le prix est si conjoint à l'heur de vous servir,
 Que c'est une faveur qu'on ne me peut ravir:
 Ne faites, Seigneur, par l'offre du salaire,
 D'une action de gloire une œuvre mercenaire,
 Pouvoir dire, ce bras a servi Venceslas,
 N'est-ce pas un loyer digne de cent combats?

LE ROY.

Non, non, quoy que je doive à ce bras indomptable,

C'est trop que votre Roy soit votre redevable,
 Ce grand cœur refusant, interesse le mien,
 Et me demande trop en ne demandant rien,
 Faisons par vos travaux & ma reconnoissance,
 Du maistre & du sujet discerner la puissance,
 Mon renom ne vous peut souffrir sans se souiller,
 La generosité qui m'en veut dépoüiller,

LE DUC.

N'attisez point un feu que vous voudrez éteindre,
 J'aime en un lieu, Seigneur, où je ne puis atteindre;

Je m'en connois indigne, & l'objet que je fers,
 Dédaignant son tribut, desavoüeroit mes fers.

LE ROY.

Les plus puissans Etats n'ont point de Souverainnes,
 Dont ce bras ne merite, & n'honorast les chaînes,

Et mon pouvoir enfin ou sera sans effet,
 Ou vous répond du don que je vous auray fait.

LE PRINCE *bas.*

Quoy? l'hymen qu'on dénie à l'ardeur qui me presse,

Au lit de mon Rival va mettre ma Maistresse?

TRAGI-COMEDIE. 51

LE DUC.

Ma défense à vos loix n'ose plus repartir.

LE PRINCE.

Non, non, lâche Rival, je n'y puis consentir.

LE DUC.

Et forcé par votre ordre à rompre mon silence,
Je vous obéiray, mais avec violence,
Certain de vous déplaire en vous obéissant,
Plus que n'observant point un ordre si pressant,
J'avouëray donc, grand Roy, que l'objet qui me
touche.

LE PRINCE.

Duc encor une fois je vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir votre présomption.

LE ROY.

Insolent!

LE PRINCE.

J'ay sans fruit vaincu ma passion,
Pour souffrir son orgueil, Seigneur, & vous
complaire,

J'ay fait tous les efforts que la raison peut faire
Mais en vain mon respect tâche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir,
Je sùy ma passion, suivez votre colere;
Pour un fils sans respect perdez l'amour d'un
pere,

Tranchez le cours du temps à mes jours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'avez donné,
Ou si votre justice épargne encor ma teste,
De ce présomptueux rejettez la requeste;
Et de son insolence humiliez l'excès,
Ou sa mort à l'instant en suivra le succès.

Il s'en va furieux.

E ij.



SCENE VII.

LE ROY, LE DUC, GARDES.

LE ROY.

G Ardes, qu'on le faiffisse.

LE DUC *les arrêtant.*

Ha! Seigneur, quel azyle;
A conserver mes jours me seroit inutile?
Et me garantiroit contre un soulevement,
Accordez-moy sa grace, ou mon éloignement,

LE ROY.

Qu'aucun soin ne vous trouble, & ne vous im-
portune,
Duc, je feray si haut monter votre fortune,
D'un crédit si puissant j'armeray votre bras,
Et ce séditieux vous verra de si bas,
Que jamais d'aucun trait de haine ni d'envie;
Il ne pourra livrer d'atteinte à votre vie;
Que l'instinct enragé qui meut ses passions,
Ne mettra plus de borne à vos prétentions,
Qu'il ne pourra heurter votre pouvoir suprême,
Et que tous vos souhaits dépendront de vous-
même,

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.
SCENE PREMIERE.
THEODORE, LEONOR.

THEODORE.



A Dieu ! que cet effroy me trouble
& me confond,
Tu vois que ton rapport à mon songe
répond,

Et sur cette frayeur tu condamnes mes larmes !
Je me mets trop en peine, & je prends trop d'a-
larmes.

LEONOR.

Vous en prenez sans doute un peu légèrement,
Pour n'avoir pas couché dans son appartement,
Est-ce un si grand sujet d'en prendre l'épouvante ?
Et de souffrir qu'un songe à ce point vous tour-
mente ;
Croyez-vous que le Prince en cet âge de feu,
Où le corps à l'esprit s'assujettit si peu ?
Où l'ame sur les sens n'a point encor d'empire ?
Où toujours le plus froid pour quelque objet
sôûpire,

Vivre avecque tout l'ordre & toute la pudeur ?
 D'où dépend notre gloire & notre bonne odeur,
 Cherchez-vous des clartez dans les nuits d'un
 jeune homme.

Que le repos tourmente & que l'amour consom-
 me ?

C'est les examiner d'un soin trop curieux,
 Sur leurs deportemens, il faut fermer les yeux ;
 Pour n'en point estre en peine, il n'en faut rien
 apprendre,
 Et ne connoître point ce qu'il faudroit reprendre.

THEODORE.

Un songe interrompu, sans suite, obscure, confus,
 Qui passe en un instant, & puis ne revient plus,
 Fait dessus notre esprit une legere atteinte,
 Et nous laisse imprimée, ou point, ou peu de
 crainte,

Mais les songes suivis, ou dont à tout propos
 L'horreur se remontrant, interrompt le repos,
 Et qui distinctement marquent les aventures,
 Sont les avis du Ciel pour les choses futures.
 Hélas ! j'ai vû la main qui luy perçoit le flanc !
 J'ai vû porter le coup, j'ai vû couler son sang ;
 Du coup d'une autre main j'ai vû voler sa tête,
 Pour recevoir son corps, j'ai vû la tombe prête ;
 Et m'écriant d'un ton qui t'aurois fait horreur,
 J'ai dissipé mon songe, & non pas ma terreur,
 Cet effroi, de mon lit, aussi-tôt m'a tirée,
 Et comme tu m'as vûe, interdite, égarée,
 Sans toy je me rendois en son appartement,
 D'où j'apprends que ma peur n'est pas sans fon-
 dement,
 Puisque ses gens t'ont dit... Mais que vois-je ?

SCENE II.

OCTAVE, LE PRINCE,
THEODORE, LEONOR.

OCTAVE.

HA Madame!

THEODORE à Leonor.

Et bien?

OCTAVE.

Sans mon secours, le Prince rendoit l'ame.

THEODORE.

Prenois-je, Leonor, l'alarme hors de propos?

LE PRINCE.

Souffrez-moy sur ce siege un moment de repos,

Debile, & mal remis encore de la foiblesse,

Où ma perte de sang, & ma chute me laisse;

Je me traîne avec peine, & j'ignore où je suis.

THEODORE.

Ha mon frere!

LE PRINCE.

Ha ma sœur! sçavez-vous mes ennuis?

THEODORE.

O songe! avant-coureur d'avanture tragique,

Combien sensiblement cet accident t'explique,

Par quel malheur, mon frere, ou par quel attentat,

Vous vois-je en ce sanglant & déplorable état?



LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour & Cassandre me coûte,
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

THEODORE *faisant signe à Leonor qui va
voir si personne n'écoute.*

Soignez-y, Leonor.

LE PRINCE.

Vous avez vû, ma sœur,
Mes secrettes pensées, jusqu'au fond de mon
cœur,

Vous çavez les efforts que j'ay faits sur moy-
même,

Pour secouïer le joug de cette amour extrême,

Et retirer d'un cœur indignement blessé,

Le trait empoisonné que ses yeux m'ont lancé.

Mais quoique j'entreprenne, à moi-même infi-
dele,

Contre mon jugement, mon esprit se rebelle,

Mon cœur de son service à peine est diverti,

Qu'au premier souvenir il reprend son parti,

Tant de droit sur nous, malheureux que nous
sommes,

Cet amour, non amour, mais ennemi des hom-
mes,

J'ay, pour secrettement couvrir ma lâcheté,

Quand je souffrois le plus, feint le plus de san-
té,

Rebuté des mépris qu'elle a faits d'un esclave,

J'ai fait du Souverain, & j'ai tranché du brave :

Bien plus, j'ai, furieux, inégal, interdit,

Voulu pour mon Rival employer mon crédit,

Mais, à cette pensée, mon ame transportée,

Contre mon propre effort, s'est toujours revoltée.

TRAGI-COMEDIE. 57

Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris,
 Pour plus que ma colere, & plus que ses mépris;
 Sur ce qu'Octave enfin, hier, me fit entendre,
 Lhymien qui se traitoit, du Duc, & de Cassandre;
 Et que ce couple heureux consommoit cette nuit.

OCTAVE.

Pernicieux avis, hélas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE.

Succombant tout d'un coup à ce coup qui m'ac-
 cable,

De tout raisonnement je devins incapable,
 Fais retirer mes gens, m'enferme tout le soir,
 Et ne prends plus avis que de mon desespoir,
 Par une fausse porte, enfin, la nuit venue,
 Je me dérobe aux miens, & je gagne la rue,
 D'où, tout soin, tout respect, tout jugement
 perdu,

Au Palais de Cassandre en même temps rendu,
 J'escalade les murs, gagne une galerie,
 Et cherchant un endroit commode à ma furie,
 Descends sur l'escalier, & dans l'obscurité,
 Prépare à tout succès mon courage irrité,
 Au nom du Duc, enfin, j'entends ouvrir la porte,
 Et suivant à ce nom la fureur qui m'emporte,
 Cours, éteins la lumière, & d'un aveugle effort,
 De trois coups de poignards blessé le Duc à mort.

THEODORE *effrayé s'appuyant sur Leonor.*

Le Duc: qu'entends-je? hélas!

LE PRINCE.

A cette rude atteinte,
 Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en
 plainte,

Luy, m'entendant tomber le poignard sous ses pas,
 S'en saisit, me poursuit, & m'en atteint au bras,

Son ame à cet effort de son corps se sépare,
Il tombe mort.

THEODORE.

O rage inhumaine & barbare!

LE PRINCE.

Et moy, par cent détours, que je ne connois pas,
Dans l'horreur de la nuit ayant traîné mes pas;
Par le sang que je perds mon cœur enfin se glace,
Je tombe, & hors de moy, demeure sur la place,
Tant qu'Ostave passant s'est donné le soucy,
De barder ma blessure & de me rendre icy,
Où (non sans peine encor) je reviens en moy
même.

THEODORE *appuyée sur Leonor.*

Je succombe, mon frere, à ma douleur extrême,
Ma foiblesse me chasse, & peut rendre évident
L'intérêt que je prends dedans voire accident,
Soutien-moy, Leonor, *bas*, Mon cœur es-tu si
tendre,

S'en allant.

Que de donner des pleurs à l'époux de Cassan-
dre?

Et vouloir mal au bras qui t'en a dégagé,
Cet hymen t'offençoit, & sa mort t'a vengé,





SCENE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

DEja du jour, Seigneur, la lumiere naissante,
Fait voir par son retour la Lune pâissante.

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuit.

OCTAVE.

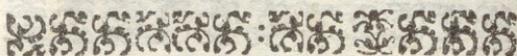
Même au quartier du Roy j'entends déjà du bruit.
Allez vous rendre au lit, que quelqu'un ne sur-
vienne.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort craint peu, quoy qu'il
avienne;

Mais allons, conduis-moy.





SCENE IV.

LE ROY, GARDES, LE PRINCE,
OCTAVE.

LE ROY.

Mon fils ?

LE PRINCE.

Seigneur ?

LE ROY.

Helas ?

OCTAVE.

O fatale rencontre !

LE ROY.

Est-ce vous, Ladislas !

Dont la couleur éteinte & la vûe égarée,
Ne marquent plus qu'un corps dont l'ame est se-
parée ?

En quel lieu, si saisi, si froid, & si sanglant,
Adressez-vous ce pas, incertain, & tremblant ?

Qui vous a si matin tiré de votre couche ?

Quel trouble vous possède & vous ferme la bou-
che ?

LE PRINCE *se remettant sur sa chaise.*
Que luy diray-je ? hélas !

LE ROY.

Répondez-moy, mon fils,

Quel fatal accident, ...

LE

TRAGI-COMEDIE. 61

LE PRINCE.

Seigneur, je vous le dis :
J'allois, j'étois, l'amour a sur moi tant d'empi-
re,
Je me confonds, Seigneur, & ne vous puis rien
dire.

LE ROY.

D'un trouble si confus un esprit affailli,
Se confesse coupable, & qui craint a failli.
N'avez-vous point eu prise avec votre frere ?
Votre mauvaise humeur qui fut toujours cou-
traire,
Et si pour l'en garder mes soins n'avoient pour-
vu.

LE PRINCE.

M'a-t-il pas satisfait ? Non, je ne l'ay point vû.

LE ROY.

Qui vous réveille donc avant que la lumiere
Ait du soleil naissant commencé la carrière.

LE PRINCE.

N'avez-vous pas aussi précédé son réveil ?

LE ROY.

Oùy, mais j'ay mes raisons qui bornent mon
sommeil.

Je me vois, Ladiflas, au déclin de ma vie,
Et sachant que la mort l'aura bien-tôt ravie,
Je dérobe au sommeil, image de la mort,
Ce que je puis du temps qu'elle laisse à mon sort,
Près du terme fatal prescrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma sepulture,
De ces derniers instans dont il presse le cours,
Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours.
Sur mon couchant enfin, ma débile paupiere
Me ménage avec soin ce reste de lumiere,

F

61 VENCESLAS,

Mais quel soin peut du lit vous chasser si ma-
tin,

Vous à qui l'âge, encor, garde un si long destin,
LE PRINCE.

Si vous en ordonnez avec votre justice,
Mon destin de bien près touche son précipice,
Ce bras, puisqu'il est vain de vous déguiser rien,
A de votre Couronne abbatu le soutien :

Le Duc est mort, Seigneur, & j'en suis l'homis-
cide :

Mais j'ay dû l'estre.

LE ROY.

O Dieu ! le Duc est mort, perfide !

Le Duc est mort, barbare ! & pour excuse enfin

Vous avez eu raison d'estre son assassin !

A cette épreuve, ô Ciel, m'es-tu ma patience,

SCENE V.

LE DUC, LE ROY, LE PRINCE,
OCTAVE, GARDES.

LE DUC.

LA Duchesse, Seigneur, vous demande au-
diance.

LE PRINCE.

Que vois-je ? quel fantôme ? & quelle illu-
sion

De mes sens égarez croist la confusion.

TRAGI-COMEDIE. 63

LE ROY.

Que m'avez-vous dit, Prince, & par quelle merveille,

Mon œil peut-il si-tost démentir mon oreille ?

LE PRINCE.

Ne vous ay-je pas dit, qu'interdit & confus,
Je ne pouvois rien dire, & ne raisonnois plus.

LE ROY.

Ha Duc ! il étoit temps de tirer ma pensée
D'une erreur qui l'avoit mortellement blessée,
Differant d'un instant le soin de l'en guérir,
Le bruit de votre mort m'alloit faire mourir,
Jamais cœur ne conçut une douleur si forte.
Mais que me dites-vous !

LE DUC.

Que Cassandre à la porte
Demandoit à vous voir.

LE ROY.

Quelle entre.

LE PRINCE *bas.* *Il sort.*

O justes Cieux !

M'as-tu trompé ma main ? Me trompez-vous mes
yeux ?

Si le Duc est vivant, quelle vie ay-je éteinte ?
Et de quel bras le mien a-t-il reçu l'atteinte ?





SCENE VI.

CASSANDRE, LE ROY,
LE PRINCE, LE DUC, OCTAVE,
GARDES.

CASSANDRE *aux pieds du Roy pleurant.*

Grand Roi de l'innocence auguste protecteur,
Des peines & des prix juste dispensateur,
Exemple de justice inviolable & pure,
Admirable à la race & présente & future,
Prince & pere à la fois vengez-moi, vengez-vous,
Avec votre pitié mêlez votre courroux,
Et rendez aujourd'hui d'un Juge inexorable,
Une marque, aux Neveux, à jamais memorable,

LE ROY *la faisant lever.*

Faites trêve, Madame, avec les douleurs,
Qui vous couppent la voix, & font parler vos
pleurs,

CASSANDRE.

Votre Majesté, Sire, a connu ma famille!

LE ROY.

Ursin de Cunisberg, de qui vous êtes fille,
Est descendu d'ayeux, issus de sang Royal,
Et me fut un voisin, généreux & loyal.

CASSANDRE.

Vous sçavez, si prétendre un de vos fils pour
Gendre,
Eust au rang qu'il tenoit, été trop entreprendre.

TRAGI-COMEDIE. 65

LE ROY.

L'amour n'offense point dedans l'égalité.

CASSANDRE.

Tous deux ont eu dessein dessus ma liberté:
 Mais avec difference, & d'objets, & d'estime,
 L'un qui me crut honneste eut un but légitime,
 Et l'autre dont l'amour fol, & capricieux,
 Douta de ma sagesse, en eut un vicieux.
 J'eus bien-tost d'eux aussi des sentimens contrai-
 res,
 Et quoiqu'ils soient vos fils, ne les trouvoy point
 freres.

Je ne les pûs aimer, ni haïr à demi,
 Je tins l'un pour Amant, l'autre pour ennemi:
 L'Infant par sa vertu s'est soumis ma franchi-
 se,

Le Prince par son vice en a manqué la prise,
 Et par deux differens, mais louables effets,
 J'aime en l'un votre sang, en l'autre je le hais,
 Alexandre qui vit son rival en son frere,
 Et qui craignit, d'ailleurs, l'autorité d'un pere,
 Fit, quoi qu'autant ardent, que prudent & dis-
 cret,

De notre passion un commerce secret;
 Et sous le nom du Duc déguisant sa poursuite,
 Ménagea votre vûe avec tant de conduite,
 Que toute personne a crû jusqu'aujourd'hui,
 Qu'il parloit pour le Duc, quand il parloit pour
 lui,

Cette adresse a trompé jusqu'à nos domestiques.
 Mais craignant que le Prince, à bout de ses pra-
 tiques;

Comme il croit tout pouvoir avec impunité,
 Ne suivist la fureur d'un amour irrité,

F. iij.

Et dessus mon honneur oser trop entreprendre,
Nous crûmes que l'hymen pouvoit seul m'en défendre,

Et l'heure prise enfin, pour nous donner les mains,
Et bornant son espoir, détruire ses desseins,
Hier, (déjà le sommeil, semant par tout ses charmes,

En cet endroit, Seigneur, laissez couler mes larmes,

Pleurant,

Leurs cours vient d'une source à ne tarir jamais,) L'Infant de son Hymen esperant le succès,

Et de peur de soupçon arrivant sans escorte,

A peine eut mis le pied sur le seuil de la porte,

Qu'il sent pour tout accüeil, une barbare main,

De trois coups de poignard lui traverser le sein.

LE ROY.

© Dieu ! l'Infant est mort !

LE PRINCE *bas.*

O mon aveugle rage !

Tu t'es bien satisfaite, & voilà ton ouvrage.

Le Roy se sied, & met son mouchoir sur son visage.

CASSANDRE.

Oüy, Seigneur, il est mort, & je suivray ses pas,

A l'instant que j'auray vû vanger son trépas.

J'en connois le meurtrier, & j'attends son supplice,

De vos ressentimens & de votre justice,

C'est votre propre sens, Seigneur, qu'on a versé,

Votre vivant portrait qui se trouve effacé.

J'ay besoin d'un vangeur, je n'en puis choisir d'autre,

Le mort est votre fils, & ma cause est la vôtre,

Vangez-moi, vangez-vous, & vangez un époux,

Que veuve avant l'hymen, je pleure à vos genoux:

TRAGI-COMEDIE. 67

Mais apprenant, Grand Roy, cet accident sinistre,
 Helas ! en pourriez-vous soupçonner le ministre ?
 Oüy, votre sang suffit pour vous en faire foy ?

Montrant le Prince.

Il s'émeut, il vous parle, & pour, & contre soy ;
 Et par un sentiment, ensemble horrible, & tendre,
 Vous dit, que Ladiflas, est meurtrier d'Alexandre,
 Ce geste encor, Seigneur, ce maintient interdit,
 Ce visage effrayé, ce silence le dit,
 Et plus que tout enfin, cette main encore teinte,
 De ce sang précieux qui fait naistre ma plainte,
 Quel des deux sur vos sens fera le plus d'effort,
 De votre fils meurtrier, ou de votre fils mort.
 Si vous étiez si foible, & votre sang si tendre,
 Qu'on l'eût impunément commencé de répan-

dre,

Peut-estre verriez-vous la main qui l'a versé,
 Attenter sur celui qu'elle vous a laissé :
 D'assassin de son frere il peut estre le vôtre,
 Un crime pourroit bien être un essay de l'autre,
 Ainsi que les vertus, les crimes enchaînez,
 Sont toujours, ou souvent, l'un par l'autre traî-

nez.

Craignez de hazarder, pour estre trop auguste,
 Et le Trône, & la vie, & le titre de juste,
 Si mes vives douleurs ne vous peuvent toucher,
 Ni la perte d'un fils qui vous étoit si chere,
 Ni l'horrible pensée du coup qui vous la coûte,
 Voyez, voyez-le sang dont ce poignard dégoutte ;

Elle tire un poignard de sa manche.

Et s'il ne vous émeut, sçachez où l'on l'a pris,
 Votre fils l'a tiré du sein de votre fils,
 Oüy, de ce coup, Seigneur, un frere fut capable,
 Ce fer porte le chiffre & le nom du coupable,

Vous apprend de quel bras il fut l'exécuteur,
 Et complice du meurtre, en déclare l'Auteur,
 Ce fer, qui chaud encore par un énorme crime,
 A traversé d'amour la plus noble victime,
 L'ouvrage le plus parfait que vous ayez formé,
 Et le plus digne cœur dont vous fussiez aimé;
 Ce cœur enfin, ce sang, ce fils, cette victime,
 Demandent par ma bouche un Arrest légitime,
 Roi, vous vous feriez tort par cette impunité,
 Et pere à votre fils vous devez l'équité.
 J'attends de voir pousser votre main vangeresse,
 Ou par votre justice, ou par votre tendresse,
 Ou si je n'obtiens rien de la part des humains,
 La justice du Ciel me prêtera les mains:
 Ce forfait contre lui cherche en vain du refuge,
 Il en fut le témoin, il en sera le juge;
 Et pour punir un bras d'un tel crime noirci,
 Le sien sçaura s'étendre & n'est pas racourci,
 Si vous lui remettez à vanger nos offenses.

LE ROY.

Contre ces charges, Prince, avez-vous des défenses?

LE PRINCE.

Non, je suis criminel, abandonnez, grand Roy,
 Cette mourante vie aux rigueurs de la loy,
 Que rien ne vous oblige à m'estre moins severe,
 Supprimons les doux noms, & de fils, & de pere,
 Et tout ce qui pour moi vous peut solliciter.
 Cassandre veut ma mort, il faut la contenter,
 Sa haine me l'ordonne, il faut que je me taïse;
 Et j'estimeray plus une mort qui lui plaise,
 Qu'un destin qui pourroit m'affranchir du trépas,
 Et qu'une éternité qui ne lui plairoit pas.

TRAGI-COMEDIE. 69

Jay beau dissimuler ma passion extrême,
 Jusqu'après le trépas mon sort veut que je l'aime,
 Et pour dire à quel point mon cœur est embrasé,
 Jusqu'après le trépas qu'elle m'aura causé,
 Le coup qui me tuera pour vanger son injure,
 Ne sera qu'une heureuse & legere blessure,
 Au prix du coup fatal qui me perça le cœur,
 Quand de ma liberté son bel œil fut vainqueur.
 J'en fus desesperé jusqu'à tout entreprendre,
 Il m'ôta le repos que l'autre me doit rendre :
 Puis qu'estre sa victime est un decret des Cieux,
 Qu'importe qui me tuë ou sa bouche ou ses yeux.
 Soucrivez à l'arrest dont elle me menace,
 Privé de sa faveur je ne veux point de grace.
 Mettez à bout l'effet qu'amour a commencé,
 Achevez un trépas déjà bien avancé ;
 Et si d'autre interest n'émeut votre colere,
 Craignez tout d'une main qui peut tuer un frere.

LE ROY.

Madame, moderez vos sensibles regrets,
 Et laissez à mes soins nos communs interests,
 Mes ordres aujourd'hui feront voir une marque,
 Et d'un Juge équitable, & d'un digne Monarque,
 Je me dépoüilleray de toute passion,
 Et je lui feray droit par sa confession.

CASSANDRE.

Mon attente, grand Roy, n'a point esté trompée,
 Et....

LE ROY.

Prince, levez-vous, donnez-moi votre épée.

LE PRINCE *se levant.*

Mon épée ! ah mon crime est-il énorme au point
 De me....

VENCESLAS,

LE ROY.

Donnez, vous dis-je, & ne repliquez point.

LE PRINCE *bas.*

La voilà!

LE ROY *la baillant au Duc.*

Tenez Duc.

OCTAVE.

O disgrâce inhumaine!

LE ROY.

Et faites-le garder en la chambre prochaine,
Allez.LE PRINCE *ayant fait la reverence au*
Roy & à Cassandre.

Presse la fin où tu m'as destiné,

Sort! voilà de tes jeux, & ta rouë a tourné.

LE ROY.

Il entre.

Duc!

LE DUC.

Seigneur!

LE ROY.

De ma part donnez avis au Prince,
Que sa teste autrefois si chere à la Province,
Doit servir aujourd'hui d'un exemple fameux,
Qui fera détester son crime à nos Neveux.



SCENE VII.

LE ROY , CASSANDRE , OCTAVE,
GARDES.

LE ROY à *Octave.*

Vous , conduisez Madame, & la rendez chez elle.

CASSANDRE à *genoux.*

Grand Roy , des plus grands Roys le plus parfait modele,

Conservez invaincu cet invincible sein,
Poussez jusques au bout ce genereux dessein,
Et constant écoutez contre votre indulgence,
Le sang d'un fils qui crie & demande vengeance.

LE ROY.

Ce coup n'est pas , Madame, un crime à protéger,
J'auray soin de punir , & non pas de venger.

Elle s'en va avec Octave.

Il dit étant seul.

O Ciel ! ta providence apparemment prospere,
Au gré de mes soupirs , de deux fils m'a fait pere;
Et l'un d'eux qui par l'autre aujourd'huy m'est
osté,

M'oblige à perdre encor celui qui m'est resté.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THEODORE.



De quel air, Leonor, a-t-il reçu ma lettre ?

LEONOR.

D'un air & d'un visage, à vous en tout promettre :

En vain sa modestie a voulu déguiser,
Venant à votre nom il l'a fallu baiser ;
Comme à force, imprimant sur ce cher caractère
Une marque d'un feu qu'il sent, mais qu'il veut

THEODORE.

[taire.

Que tu prends mal ton temps, pour éprouver un cœur.

Que la douleur éprouve avec tant de rigueur,
J'ay plaint la mort du Duc comme d'une personne
Nécessaire à mon pere, & qui sert sa Couronne,
Et quand j'apprens qu'il vit, j'apprens qu'un frere
est mort.

Encor, quoique nos cœurs fussent d'intelligence,
Je ne puis de sa mort souhaiter la vengeance.

J'aimois

J'aimois également la mort & l'assassin,
 Je plains également l'un & l'autre destin;
 Pour un frere meurtry ma douleur a des larmes,
 Pour un frere meurtrier ma fureur n'a point d'ar-

mes?
 Et si le sang de l'un excite mon courroux,
 Celui

Mais le Duc vient, Leonor, laissez-nous.

Leonor s'en va.



SCENE II.

LE DUC, THEODORE.

LE DUC.

B rûlant de vous servir, adorable Princesse,
 Je me rends par votre ordre aux pieds de vo-
 tre Altesse.

THEODORE.

Ne me flattez-vous point, & m'en puis-je vanter?

LE DUC.

Cette épreuve, Madame, est facile à tenter;

J'ai du sang à répandre, & je porte une épée,

Et ma main pour vos loix, brûle d'être occupée.

THEODORE.

Je n'exige pas tant de votre affection.

Et je ne veux de vous qu'une confession.

LE DUC.

Quelle? ordonnez-le moy.

G

Sçavoir de votre bouche,
De quel heureux objet le merite vous touche,
Et doit estre le prix de ces fameux exploits,
Qui jusqu'en Moscovie ont étendu nos loix,
J'imputois votre prise aux charmes de Cassandre;
Mais l'Infant l'adorant vous n'y pouviez prétendre.

LE DUC.

Mes vœux ont pris, Madame, un vol plus élevé,
Aussi par ma raison n'est-il pas approuvé ?

THEODORE.

Ne cherchez point d'excuse en votre modestie,
Nommez-la, je le veux.

LE DUC.

Je suis sans repartie,
Mais ma voix cedera cet office à vos yeux,
Vous-même nommez-vous cet objet glorieux,
Vos doigts ont mis son nom, au bas de cet Lettre.
Luy baillant sa lettre ouverte.

THEODORE *ayant lu son nom.*

Votre merite, Duc, vous peut beaucoup permettre;
Mais

LE DUC.

Osant vous aimer j'ai condamné mes vœux;
Je me suis voulu mal du bien que je vous veux;
Mais; Madame, accusez une étoile fatale,
D'élever un espoir que la raison ravale;
De faire à vos Sujets encenser vos Autels,
Et de vous procurer des hommages mortels;

THEODORE.

Si j'ai pouvoir sur vous, puis-je de votre zele,
Me promettre à l'instant une preuve fidelle ?

TRAGICOMEDIE. 75

DE DUC.

Le beau feu dont pour vous ce cœur est embrasé,
Trouvera tout possible, & l'impossible aisé.

THEODORE.

L'effort vous en sera pénible, mais illustre.

LE DUC.

D'une si noble ardeur il accroîtra le lustre.

THEODORE.

Tant s'en faut, cette épreuve est de tenir caché
Un espoir dont l'orgueil vous seroit reproché,
De vous taire & n'admettre en votre confiance,
Que votre seul respect avec votre prudence,
Et pour le prix enfin du service important,
Qui rend sur tant de noms votre nom éclatant,
Aller en ma faveur demander à mon pere,
Au lieu de notre Hymen la Grace de mon frere:
Prévenir son Arrest, & par votre secours,
Faire tomber l'acier prest à trancher ses jours,
De cette épreuve, Duc, vos vœux sont-ils capables?

LE DUC.

Oüy, Madame, & de plus, puisqu'ils sont si coupables,

Ils vous sçauront encor vanger de leur orgueil,
Et tomber avec moy dans la nuit du cercueil.

THEODORE.

Non, je vous le défends, laissez-moy mes vengeances,

Et si j'ai droit sur vous, observez mes deffenses.
Adieu Duc. *Elle s'en va.*

LE DUC *seul.*

Quel orage agite mon espoir?

Et quelle Joy mon cœur viens-tu de recevoir?

Si j'ose l'adorer, je prens trop de licence.

Si je m'en veux punir, j'en reçoÿ la deffence.

G ij

Me défendre la mort sans me vouloir guérir ,
N'est-ce pas m'ordonner de vivre & de mourir ?
Mais . . .



SCENE III.

LE ROY, LE DUC, GARDES.

LE ROY.

O Jour à jamais funebre à la Province !
Federic ?

LE DUC.

Quoy, Seigneur ?

LE ROY.

Faites venir le Prince.

LE DUC *sortant avec les Gardes.*

Il sera supeflu de rentrer mon credit,
Le sang fait son office, & le Roy s'attendrir.

LE ROY *seul restant & se promenant.*

Trêve, trêve nature aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement déchirent mes entrailles,
Et me perçant le cœur le veulent partager,
Entre mon fils à perdre & mon fils à vanger,
A ma justice en vain ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'un Roy cherche celui d'un pere :
Je me suis dépoüillé de cette qualité,
Et n'entens plus d'avis que ceux de l'équité :
Mais, ô vaine constance ! ô force imaginaire !
A ceue veuë encor je sens que je suis pere,

Et n'ay pas dépouillé tout humain sentiment ;
Sortez Gardes, vous Duc, laissez-nous un moment.

Ils sortent.



SCENE IV.

LE ROY, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Venez vous conserver, ou vanger votre race,
M'annoncez-vous, mon Pere, ou ma mort,
ou ma grace?

LE ROY *pleurant.*

Embrassez-moy, mon fils.

LE PRINCE.

Seigneur, quelle bonté:
Quel effet de tendresse, & quelle nouveauté;
Voulez-vous, ou marquer, ou remettre mes peines;
Et vos bras me font-ils des faveurs ou des chaînes.

LE ROY *pleurant.*

Avecques le dernier de leurs embrassemens,
Recevez de mon cœur les derniers sentimens;
Sçavez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LE PRINCE.

Je l'ay mal témoigné, mais j'en ay copnoissance.

LE ROY.

Sentez-vous de ce sang les nobles mouvemens?

LE PRINCE.

Si je ne les produits, j'en ay les sentimens.

G. iij.

Enfin d'un grand effort vous trouvez-vous capable ?

LE PRINCE.

Ouy , puis-que je résiste à l'ennuy qui m'accable ,
Et qu'un effort mortel ne peut aller plus loin.

LE ROY,

Armez-vous de vertu , vous en avez besoin.

LE PRINCE.

S'il est temps de partir , mon ame est toute presté.

LE ROY.

L'échaffaut l'est aussi , portez-y votre teste ,
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra.
Je mourray plus que vous du coup qui vous tuera ,
M s larmes vous en font une preuve assez ample ,
Mais à l'Etat enfin je dois ce grand exemple ,
A ma propre vertu ce genereux effort ,
Cette grande victime à votre frere mort ,
J'ay craint de prononcer autant que vous d'en-
rendre ,

L'Arrest qu'ils demandoient , & que j'ay dû leur
rendre.

Pour ne vous perdre pas , j'ay long-temps com-
battu ,

Mais où l'art de regner n'est plus une vertu ,
Et une chimere aux Rois que la justice ,
Où regnant à l'Etat je dois ce sacrifice.

LE PRINCE

Et bien achevez-le , voila ce col tout prest ,
Le coupable , grand Roy , souscrit à votre Arrest ,
Je ne m'en deffens point, & je sçay que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux legitimes ,
Je pourrois du dernier m'excuser sur l'erreur ,
D'un bras qui s'est mépris, & crût trop ma fureur.

TRAGI-COMEDIE. 79

Ma haine , & mon amour qu'il vouloit satisfaire ,
 Portoit le coup au Duc & non pas à mon frere :
 J'alleguerois encor que ce coup part d'un bras
 Dont les premiers efforts ont servi vos Etats ,
 Et m'ont dans votre Histoire acquis assez de place
 Pour vous devoir parler en faveur de ma grace ;
 Mais je n'ay point dessein de prolonger mon sort,
 J'ay mon objet à part à qui je dois ma mort ;
 Vous la devez au peuple , à mon frere , à vous-même
 Moy je la dois , Seigneur , à l'ingrate que j'aime ;
 Je la dois à sa haine , & m'en veux acquitter ,
 C'est un leger tribut qu'une vie à quitter ,
 C'est peu pour satisfaire & pour plaie à Cassan-
 dre ,
 Qu'une teste à donner , & du sang à répandre ,
 Et forcé de l'aimer jusqu'au dernier soupir ,
 Sans avoir pû vivant répondre à son desir ,
 Suis ravi de sçavoir que ma mort y réponde .
 Et que mourant je plaie aux plus beaux yeux du
 monde.

LE ROY,

A quoy que votre cœur destine votre mort ,
 Allez vous préparer à cet illustre effort ;
 Et pour les interets d'une mortelle flâme ,
 Abandonnant le corps , n'abandonnez pas l'ame,
 Toute obscure qu'elle est , la nuit a beaucoup
 d'yeux ,
 Et n'a pas pû cacher votre forfait aux Cicux ,
L'embrassant.
 Adieu , sur l'échaffaut portez le cœur d'un Prin-
 ce ,
 Et faites-y douter à toute la Province ,

80 VENCESLAS,

Si né pour commander , & destiné si haut ,

Le Roy frappe du pied pour faire venir le Duc.

Vous mourrez sur un Trône, ou sur un échaffaut,
Duc, remenez le Prince.

Le Duc entre avec les Gardes.

LE PRINCE *s'en allant.*

O vertu trop severe !

Venceslas vit encor , & je n'ay plus de pere.

SCENE V.

LE ROY, GARDES.

LE ROY.

O Justice inhumaine , & devoirs ennemis ,
Pour conserver mon Sceptre , il faut perdre
mon fils !

Mais laissez les agir , importune tendresse ,
Et vous cachez mes yeux , vos pleurs , & ma foi-
blesse ;

Je ne puis rien pour luy , le sang cede à la loy ,
Et je ne luy puis estre & bon pere , & bon Roy.
Voy Pologne en l'horreur que le vice m'imprime ,
Si mon éléction fut un choix legitime ;
Et si je puis donner aux devoirs de mon rang ,
Plus que mon propre fils , & que mon propre sang ,



SCENE VI.

THEODORE, CASSANDRE,
LEONOR, LE ROY, GARDES.

THEODORE.

P Ar quelle loy, Seigneur, si barbare & si dure ?
Pouvez-vous renverser celle de la Nature ?
J'apprens qu'au Prince hélas ! l'Arrest est prononcé,

Que de son châtement l'appareil est dressé,
Quoy nous demeurerons par des loix si severes,
L'Etat sans heritiers, vous sans fils, moy sans freres :

Consultez-vous un peu contre votre fureur,
C'est trop en votre fils condamner un erreur,
Du carnage d'un frere, un frere est incapable,
De cet assassinat la nuit seule est coupable,
Il plaint autant que nous le sort qu'il a fini,
Et par son propre crime il est assez puni :

La pitié qui fera révoquer son supplice,
N'est pas moins la vertu d'un Roy que la justice,
Avec moins de fureur vous luy ferez plus doux,
La justice est souvent le masque du courroux,
Et l'on imputera cet Arrest si severe,
Moins au devoir d'un Roy qu'à la faveur d'un pere,

Un murmure public condamne cet Arrest,
La nature vous parle, & Cassandre se tait ;



82 VENCESLAS

La rencontre du Prince en ce lieu non préveuë,
L'intérêt de l'Etat, & mes pleurs l'ont vaincuë;
Son ennuy si profond n'a scû nous résister:
Un fils enfin n'a plus qu'un pere à surmonter.

CASSANDRE.

Je revenois, Seigneur, demander son supplice,
Et de ce noble effort presser votre justice,
Mon cœur impatient d'attendre son trépas,
Accusoit chaque instant qui ne me vangeoit pas;
Mais je ne puis juger par quel effret contraire,
Sa rencontre en ce cœur a fait taire son frere:
Ses fers ont combattu le vif ressentiment,
Que je dois malheureuse au sang de mon Amant;
Et quoy que tout meurtry mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raisons, les pleurs de Theodore,
Le murmure du peuple & de l'Etat entier,
Qui contre mon parti soutient son heritier,
Et condamne l'Arrest dont la douleur vous presse,
Suspendent en mon sein cette ardeur vengeresse,
Et me la font enfin passer pour attentat,
Contre le bien public & le Chef de l'Etat.
Je me tais donc, Seigneur, disposez de la vie,
Que vous m'avez promise, & que j'ai poursuivie,
Au défaut de celui qu'on te refusera,
J'ai du sang cher Amant qui te satisfera.

LE ROY.

Vous ne pouvez douter Duchesse, & vous Infante,
Que pere je voudrois répondre à votre attente,
Je suis par son Arrest plus condamné que luy,
Et je préférerois la mort à mon ennuy:
Mais d'autre part je regne, & si je luy pardonne,
D'un opprobre éternel je souille ma Couronne;
Au lieu que résistant à cette dureré,
Ma vie & votre honneur devront leur seureté,

TRAGI-COMEDIE. 83

Ce Lyon est dompté, mais peut-estre, Madame,
Celuy qui s'y soumis, vous déguise sa flâme,
Plus fier & violent qu'il n'a jamais esté,
Demain attenteroit sur votre honnêteré ;
Peut-estre qu'à mon sang sa main accoutumée,
Contre mon propre sein demain seroit armée,
La pitié qu'il vous cause est digne d'un grand
CŒUR ;
Mais si je veux regner il l'est de ma rigueur,
Je vous dois malgré vous raison de votre offense,
Et quand vous vous rendez prendre votre deffen-
ce,
Mon courroux résissant, & le votre abbatu,
Sont d'illustres effets d'une même vertu.



SCENE VII.

LE DUC, LE ROY, THEODORE ;
CASSANDRE, LEONOR,
GARDES.

LE ROY.

Que fait le Prince, Duc ?

LE DUC.

C'est en ce moment, Sire,
Qu'il est Prince en effet, & qu'il peut se le dire,
Il temble aux yeux de tous d'un heroique effort,
Se préparer plutôt à l'Hymen qu'à la mort.

84 VENCESLAS;

Et puis-que si remis de tant de violence,
Il n'est plus en état de m'imposer silence,
Et m'envier un bien que ce bras m'a produit,
De mes travaux, grand Roy, je demande le fruit.

LE ROY.

Il est juste, & fût-il de toute ma Province.

LE DUC.

Je le restraints, Seigneur, à la grace du Prince.

LE ROY.

Quoy ?

LE DUC.

J'ai votre parole, & ce dépôt sacré,
Contre votre refus m'est un gage assuré,
J'ai payé de mon sang l'heure que j'ose prétendre.

LE ROY.

Quoy ? Federic aussi conspire à me surprendre ?
Quel charme contre un pere en faveur de son fils,
Suscite & fait parler ses propres ennemis ?

LE DUC.

C'est peu que pour un Prince, une faute s'efface,
L'Etat qu'il doit regir luy doit bien une grace,
Le seul sang de l'Infant par son crime est versé,
Mais par son châtiment tout l'Etat est blessé :
Sa cause, quoi qu'injuste, est la cause publique ;
Il n'est pas toujours bon d'estre trop politique,
Ce que veut tout l'Etat se peut-il dénier ?
Et pere devez-vous vous rendre le dernier ?



SCENE



SCENE VIII.

OCTAVE, LE ROY, LE DUC,
THEODORE, CASSANDRE,
LEONOR, GARDES.

OCTAVE *hors d'haleine.*

S Eigneur, d'un cry commun toute la popula-
ce,
Parle en faveur du Prince, & demande sa gra-
ce,

Et sur tout un grand nombre en la place amassé,
A d'un zele indiscret l'échaffaut renversé,
Et les larmes aux yeux d'une commune envie,
Proteste de perir, ou luy sauver la vie,
D'un même mouvement, & d'une même voix,
Tous le disent exempt de la rigueur des Loix,
Et si cette chaleur n'est bien-tôt appaisée,
Jamais sédition ne fut plus disposée,
En vain pour y mettre ordre, & pour les conte-
nir,

J'ay voulu.....

LE ROY à Octave.

C'est assez, faites le moy venir.

LEONOR.

Octave va querir le Prince.

Ciel seconde nos vœux,

H



Voyons cette aventure.

LE ROY *révant & se promenant à grands pas:*

Ouy ma Fille, ouy Cassandre, ouy parole, ouy nature,

Ouy peuple, il faut vouloir ce que vous souhaitez,

Et par vos sentimens régler mes volontez.

SCENE DERNIERE.

Le Prince & Octave entrent.

LE PRINCE, LE ROY, LE DUC,
THEODORE, CASSANDRE,
LEONOR, GARDES.

LE PRINCE *aux pieds du Roy.*

P Ar quel heur.

LE ROY *le relevant.*

Levez-vous; une-Couronne, Prince,
Sous qui j'ay quarante ans regy cette Province,

Qui passera sans tache en un regne futur,
Et dont tous les brillans ont un éclat si pur;

TRAGI-COMEDIE. 87

En qui la voix des Grands, & le commun suffrage,
M'ont d'un nombre d'ayeuls conservé l'heritage,
Est l'unique moyen que j'ay pû concevoir,
Pour en votre faveur, desarmer mon pouvoir;
Je ne vous puis sauver tant qu'elle sera mienne,
Il faut que votre teste, ou tombe, ou la soutienne,
Il vous en faut pourvoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir votre crime, ou bien le couronner,
L'Etat vous la souhaite, & le peuple m'enseigne,
Voulant que vous viviez, qu'il est las que je regne;
La Justice est aux Rois la Reine des vertus,
Et me vouloir injuste est ne me vouloir plus;
Regnez, après l'Etat, j'ay droit de vous élire,
Et donner en mon fils un pere à mon empire.

LE PRINCE.

Que faites-vous, grand Roy?

LE ROY.

M'appeller de ce nom,
C'est hors de mon pouvoir mettre votre pardon,
Je ne veux plus d'un rang où je vous suis contraire,
Soyez Roy, Ladislas, & moy je seray pere,
Roy, je n'ay pû des loix souffrir les ennemis,
Pere, je ne pourray faire perir mon fils,
Une perte est aisée, où l'amour nous convie,
Je ne perdray qu'un nom, pour sauver une vie.

H ij

Pour contenter Cassandre, & le Duc, & l'Etat;
 Qui les premiers font grace à votre assassinat,
 Le Duc pour récompense, a requis cette grace.
 Le peuple mutiné veut que je vous la fasse,
 Cassandre le consent, je ne m'en deffends plus,
 Ma seule dignité m'enjoignoit ce refus.
 Sans peine je descends de ce degré suprême.
 J'aime mieux conserver un fils qu'un Diadème.

LE PRINCE.

Si vous ne pouvez estre & mon Pere, & mon
 Roy,
 Puis-je estre votre fils, & vous donner la loy?
 Sans peine je renonce à ce degré suprême,
 Abandonnez plutôt un fils qu'un Diadème.

LE ROY.

Je n'y prétends plus rien, ne me le rendez pas?
 Qui pardonne à son Roy puniroit Ladislas,
 Et sans cet ornement seroit tomber sa teste.

LE PRINCE.

A vos ordres, Seigneur, la voilà toute prestée,
 Je la conserveray puisque je vous la dois;
 Mais elle regnera pour dispenser vos loix,
 Et toujours, quoy qu'elle ose, ou quoy qu'elle
 projette,
 Le Diadème au front sera votre sujette.

Il dit au Duc l'embrassant.

Par quel heureux destin, Duc, ay-je mérité,
 Et de votre courage, & de votre bonté,

TRAGI-COMEDIE. 89.

Le soin si genereux qu'ils ont eu pour ma vie.

LE DUC.

Ils ont servi l'Etat alors qu'ils l'ont servie.
Mais , & vers la Couronne , & vers vous acquitté ;
J'implore une faveur de votre Majesté.

LE PRINCE.

Quelle ?

LE DUC.

Votre congé , Seigneur , & ma retraite ;
Pour ne vous plus nourrir cette haine secrete ,
Qui m'expliquant si mal vous rend toujourns sus-
pects
Mes plus ardents devoirs , & mes plus grands res-
pects.

LE PRINCE.

Non , non , vous devez Duc vos soins à ma Pro-
vince ,
Roy , je n'herite point des differends du Prince
Et j'augurerois mal de mon Gouvernement ,
S'il m'en falloit d'abord ôter le fondement ;
Qui trouve où dignement reposer sa Couronne ,
Qui rencontre à son Trône une ferme colonne ,
Qui possède un sujet digne de cet employ ,
Peut vanter son bonheur , & peut dire estre Roy .
Le Ciel nous l'a donné , cet Etat le possède ,
Par ses soins tout nous rit , tout fleurit , tout
succede ,
Par son art nos voisins , nos propres ennemis ,
N'aspirent qu'à nous estre alliez ou soumis ;

Il fait briller par tout notre pouvoir suprême,
Par luy toute l'Europe, ou nous craint, ou nous
aime,

Il est de tout l'Etat la force, & l'ornement,
Et vous me l'ôteriez par votre éloignement,
L'heur le plus précieux que regnant je respire,
Est que vous demeuriez l'ame de cet Empire.

Montrant Theodore.

Et si vous répondez à mon Election,
Ma sœur sera le noeud de votre affection.

LE DUC.

J'y prétendrois en vain, après que sa deffence,
M'a de sa servitude interdit la licence.

THEODORE.

Je vous avois prescrit de cacher vos liens,
Mais les ordres du Roy sont au-dessus des miens,
Et me donnant à vous, font cesser ma défense.

LE DUC.

O de tous mes travaux trop digae récompense!

au Prince.

C'est à ce prix, Seigneur, qu'aspiroit mon crédit!
Et vous me le rendez me l'ayant interdit.

LE PRINCE.

J'ay pour vous accepté la vie & la Couronne,
Madame, ordonnez-en, je vous les abandonne;

Pour moy sans vos faveurs elles n'ont rien de
doux,

Je les rends, j'y renonce, & n'en-veux point sans
vous,

De vous seule dépend & mon sort, & ma vie.

CASSANDRE.

Après qu'à mon Amant votre main l'a ravie.

LE ROY.

Le Sceptre que j'y mets a son crime effacé,

TRAGI-COMEDIE, &c. 91

Dessous un nouveau regne oublions le passé,
Qu'avec le nom de Prince il perde votre haine,
Quand je vous donne un Roy, donnez-nous une
Reine.

CASSANDRE.

Puis-je sans un trop lâche & trop sensible effort,
Epouser le meurtrier estant veuve du mort,
Puis-je.

LE ROY.

Le temps ma fille.

CASSANDRE.

Ha! quel temps le peut faire?

LE PRINCE.

Si je n'obtiens au moins, permettez que j'espere;
Tant de soumissions lasseront vos mépris,
Qu'enfin de mon amour vos vœux seront le prix.

LE ROY.

Il dit au Prince.

Allons rendre à l'Infant nos dernieres tendresses,
Et dans sa sépulture enfermer nos tristesses,
Vous, faites-moy vivant louer mon successeur,
Et voir de ma Couronne un digne possesseur.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les six pieces qui doivent composer le premier Tome du Theatre François, & n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impression. Fait à Paris ce premier Novembre 1714. Signé, POUCHARD.

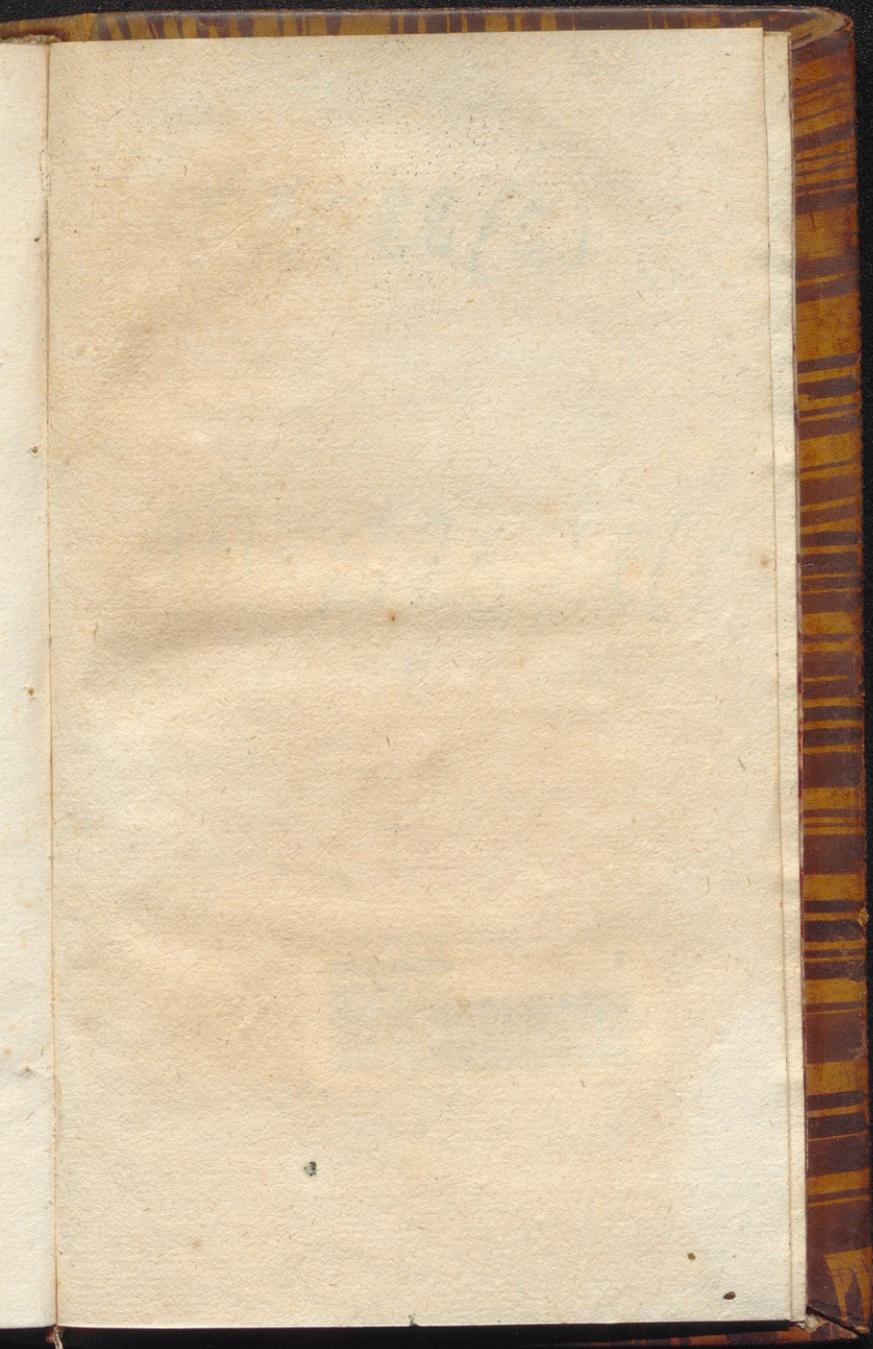
PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il fouhaiteroit faire réimprimer *les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*; mais comme il ne peut les faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celle de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des éditions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres qui fleurissent dans notre Royaume, ainsi qu'à soutenir la réputation de la Librairie & Imprimerie, qui ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succès, Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Ribou, de faire imprimer

lefd. Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail, & auffi de faire réimprimer la nouvelle & parfaite Grammaire Françoisse du Pere Chifflet, le Theatre François, ou Recueil des meilleures Pieces de Theatre, & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auteroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, de Baron, le Jeu de l'Homme, augmenté des Décisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu; en telle forme, marge, caractère, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, conjointement ou séparément; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume; pendant le temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Prësentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire lesdits Livres, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets; à la charge que ces Prësentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs,

en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres: Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons aux premiers notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douzième jour d'Avril, l'an de grace mil sept cens dix, & de notre Regne le soixante-septième. Signé, Par le Roi en son Conseil, FOUQUET, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Registre n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 42. n. 42. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris le 11. Juillet 1710. Signé, DE LAUNAY, Syndic.





§ 2528 (5)

AR = § 2528 (5)

§

DL 3865 d

ULB Halle

3

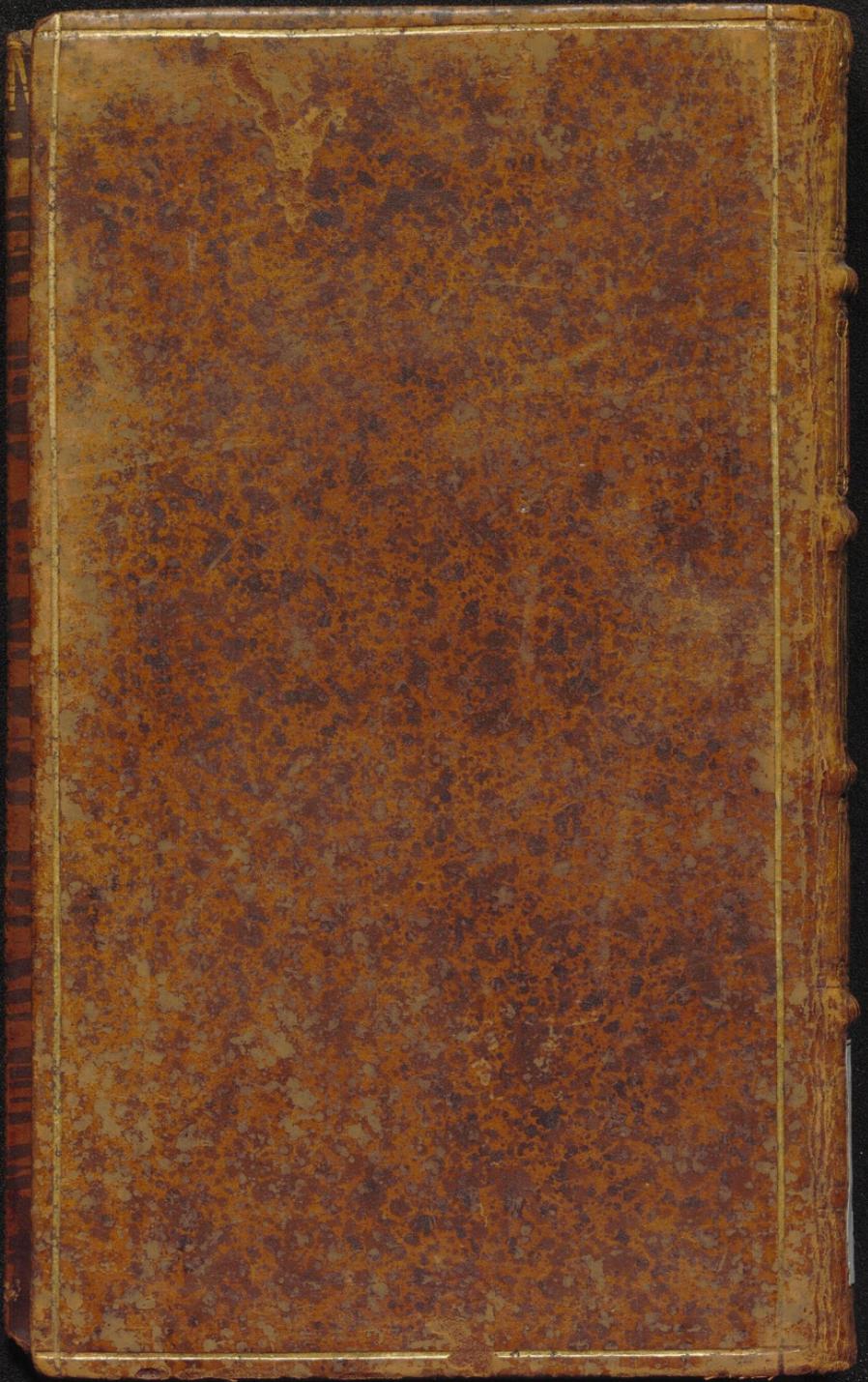
008 862 338



RO 17 = 00









5

VENCESLAS,

TRAGI-COMEDIE.

DE M^R DE ROTROU.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire
de l'Académie Royale de Musique, sur
le Quay des Augustins, à la descente
du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

